

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Dans les abîmes de Mayotte

Au Théâtre de la Cité Internationale, **Alexandre Zef** s'empare des mots de l'écrivain Nathacha Appanah. *Tropique de la Violence* esquisse le portrait entre ombre et lumière de jeunes migrants échoués à Mayotte.

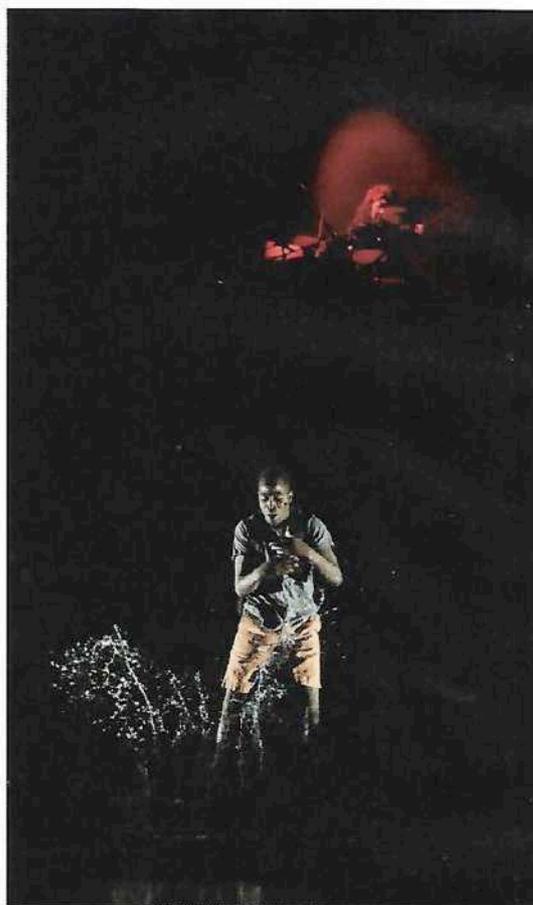
PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

La mer à perte de vue, sur un kwassa ? Loin de l'idéal touristique, une jeune Comorienne rêve d'Europe, de bonne fortune et vogue vers un avenir qu'elle espère meilleur. Le ventre rond, elle est sur le point d'accoucher. Rejetée sur le rivage de l'Océan Indien, elle achève son voyage à l'hôpital de Mamoudzou, où elle confie son fils Moïse à Marie, une infirmière venue de métropole, qui ne peut avoir d'enfant. Élevé à l'euro péenne, le jeune garçon grandit dans l'amour et la tendresse. Il n'a pas quinze ans quand sa mère d'adoption meurt d'un accident cérébral. Livré à lui-même, il n'a d'autres choix que d'errer dans les rues de la ville et de rejoindre les laissés pour compte, à Gaza, bidonville situé aux alentours de la préfecture mahoraise, où règne, en maître incontesté et craint, un adolescent se prenant pour Bruce Wayne, alias Batman.

S'attachant à suivre le destin tragique de Moïse, à travers les récits croisés de quatre personnages qu'il rencontre tout au long de sa descente aux enfers, Nathacha Appanah esquisse de sa plume ciselée la face sombre de Mayotte. Derrière les belles villas, les plages paradisiaques, un autre monde se dessine, dominé par les gangs, par une violence extrême, fruit de la précarité et d'une explosion migratoire.

Avec poésie et ingéniosité, Alexandre Zef s'empare de cette matière noire, brutale et lui donne vie sur scène, sans forcer le trait. Dans une atmosphère ténébreuse, qu'il mâtime de musique – des compositions de la chanteuse Mia Delmaë et de la musicienne Yuko Oshima –, il cisèle les caractères, et permet aux comédiens d'accéder à un jeu nuancé et riche. S'appuyant sur la très belle scénographie ilienne imaginée par Benjamin Gabrié, il transforme la dure réalité des jeunes migrants de Mayotte en une sorte de songe éveillé, cauchemar émaillé d'instant fragiles à la beauté onirique.

Emportés par cette lame de fond funeste, Mexianou Medenou et Alexis Tieno, qui



interprètent les deux frères ennemis, Moïse et Bruce Wayne, se livrent à corps perdu dans un pas de deux mortifère. Le texte vibrant de Nathacha Appanah n'est que plus percutant. Une œuvre noire où tout le talent d'Alexandre Zef se révèle délicatement.

TROPIQUE DE LA VIOLENCE
de Nathacha Appanah.
Mise en scène d'Alexandre Zef. Théâtre de la Cité Internationale, du 13 au 24 septembre puis tournée.

LA CROIX

« Tropic de la violence » : l'île des enfants perdus au théâtre de la Cité internationale

Critique Au théâtre de la Cité internationale, Alexandre Zeff adapte « Tropic de la violence » de Nathacha Appanah dans une mise en scène polymorphe où fusionnent vidéos, chants et percussions.

Laurence Péan, le 20/09/2021 à 11:05 Modifié le 20/09/2021 à 12:16



« *Quand je regarde le fond de la mer, je vois des rêves... il faut me croire.* » Une voix off perce doucement l'obscurité quand apparaît en vidéo, projetée sur un tulle noir, une jeune fille qui tanguer sur le kwassa qui l'emmène à Mayotte. Elle serre son bébé contre elle, le regard égaré sur la mer qui l'enserme. À peine débarquée, épuisée, elle confie son enfant à Marie, une infirmière blanche. Ainsi commence l'histoire de Moïse – celle aussi de milliers d'enfants venus des Comores s'échouer sur ce minuscule territoire français perdu dans l'océan Indien –, un œil vert, un œil noir, une peau d'encre. Puis Marie meurt, Moïse a 15 ans. Éjecté brutalement d'une enfance protégée, livré à lui-même, il se réfugie dans l'immense bidonville de Kaweni, surnommé Gaza, aussitôt pris entre les griffes de Bruce, un chef de gang au verbe haché... « *Pas de pitié. T'es comme nous autres, Mo. T'es Noir, t'es seul, t'es coincé ici, t'es à la rue.* »

Danse, vidéo, chant, rap

Alexandre Zeff s'empare avec une incroyable énergie du roman éponyme de Nathacha Appanah, paru en 2016 et couronné de nombreux prix, dans une inventive scénographie où la beauté de la langue de la romancière mauricienne éclate dans toute sa sombre et puissante poésie (1). Superposant danse, vidéo, chant, rap, sa mise en scène polyphonique ne laisse aucun répit à Moïse qui s'enfoncé inexorablement dans la tragédie. Sur le plateau, de l'eau suinte ou ruisselle – la mer, un marécage, une pluie tropicale... –, une cabane délabrée est posée sur un sol rugueux, des lumières étouffées balayent ce décor crépusculaire. Alexandre Zeff ne cache rien de la violence brute affrontée par les parias de ce bidonville, des mineurs livrés à la peur et la misère. Même Stéphane le travailleur humanitaire ou Olivier le policier compréhensif finiront par renoncer...

Les comédiens, à fleur de peau, incarnent avec une intense justesse cette effroyable vision d'un microcosme d'où tout espoir semble banni. Alexis Tieno campe un Moïse d'une touchante fragilité, accroché au sac à dos de son enfance qui enferme son livre-talisman, *L'Enfant et La Rivière* d'Henri Bosco, et Mexianu Medenou un Bruce dominateur qui aime se déguiser en Batman. Tous deux se livrent un corps à corps parfaitement chorégraphié sur le rythme affolé des percussions de Yuko Oshima. Dans un halo rouge, perchée au-dessus de la scène, la musicienne japonaise frappe rageusement sa batterie, chaque coup asséné comme la pulsation du cœur de Gaza, cette « *énorme poubelle fumante* », où croupissent les enfants perdus de Mayotte, 101^e département français.

Laurence Péan

Les salles sont fermées, mais le théâtre vit toujours !

Au théâtre de la Cité internationale s'est joué, devant un public de professionnels, « Tropic de la violence », formidablement mis en scène par Alexandre Zeff.



Par Valérie Marin La Meslée

Le noir se fait dans la salle de 400 places du théâtre de la Cité internationale au cœur de la cité universitaire à Paris, en ce mois de janvier où les théâtres sont partout fermés, les comédiens et toute la profession rivés à cette interminable attente, et le public frustré. Une belle voix off de femme, des images en noir et blanc, et puis des chansons, des danses, des percussions vont faire vivre un texte de toute beauté devenu presque un poème dont les phrases suivent un rythme syncopé.

Au bout d'une heure trente de représentation, les comédiens viennent saluer, c'est bête, mais on avait, et eux aussi, oublié ce moment magique, les applaudissements fusent, émanant d'un petit public (une trentaine de personnes, à peine davantage pour la dernière représentation) de professionnels, programmateurs de salles – Odéon, théâtre de Sartrouville pour ne citer que ceux-ci –, spectateurs venus de l'Éducation nationale pour un public scolaire, ou encore journalistes, dont nous étions.

Spirale de violence

Tropic de la violence, le spectacle d'Alexandre Zeff, adapté du roman de Nathacha Appanah, Prix Femina des lycéens (parmi bien d'autres récompenses), était programmé en novembre 2020, puis reporté du 11 au 26 janvier 2021, pandémie oblige, et finalement décalé en septembre. Pour autant, la troupe a pu maintenir en ces lieux cinq représentations à destination des professionnels et des médias, mais elles ont dû être repoussées parce que deux des comédiens, dont le dramaturge et romancier Koffi Kwahulé, ont eu le Covid-19 ! Sept jours plus tard, enfin, le théâtre accueillait la troupe de la Camara oscura, qui a enthousiasmé les heureux présents.

En attendant les beaux jours de septembre (du 13 au 24 puis en tournée en novembre), dire ici comment l'on s'est retrouvé à Mayotte, sur le rivage du sud de l'île, où une jeune Comorienne qui a fait la traversée en kwassa (pirogue), espérant un avenir meilleur, donne son bébé à une infirmière métropolitaine en mal d'enfant. C'est une chance inespérée pour elle, pour l'enfant, mais que fait-on avec cette chance ? Qu'est-ce que l'enfant, prénommé Moïse, va faire de son histoire particulière ? La comédienne qui joue l'infirmière (Mia Delmaë) la lui chante, sans rien lui cacher de son origine, tout en l'élevant dans le confort des « Blancs », des privilégiés de l'île. C'est ce qui est insupportable à Bruce (Mexianu Medenou), chef du gang du bidonville nommé « Gaza » quand il rencontre Moïse (Alexis Tieno), dont le parcours bifurque alors dans une spirale de violence que la mise en scène donne à voir avec une inventivité remarquable.

Une universalité de la violence

On trouve l'adolescent en prison, dans un décor qui ressemble à un tableau. Il a tué Bruce. Comment en est-il arrivé là ? En regardant le chef de Gaza régner sur son territoire, s'en prendre à ce jeune Noir comme lui, qui ne quitte pas son sac à dos dans lequel se trouve *L'Enfant et la Rivière*, le livre d'Henri Bosco, son talisman à lire et à relire pour se protéger de tout. Zeff exploite remarquablement tout ce qui, d'un décor de plage où l'on entend la mer aux allusions second degré à Batman (que révère le caïd), fait spectacle. Les corps des comédiens se déhanchent, entament des raps, la musique live au son des percussions fait résonner, au sens propre, les phrases. Et cette violence en chaîne pourrait être celle de n'importe quel quartier au monde aujourd'hui, c'est cette universalité que le metteur en scène donne à ressentir ici.

En découpant, par personnages, celui d'Olivier, le policier qui travaille dans ce territoire ignoré de la métropole, celui de Stéphane, l'humanitaire qui fait un bout de chemin positif avec Moïse, il fait se croiser leurs destins sur une scène électrisée. Par ces tranches saillantes extraites du roman de Nathacha Appanah et livrées sur un nouveau rythme, Alexandre Zeff a réussi à exploiter aussi bien l'aspect de conte que la dimension de thriller, c'est une vraie réussite. Vivement septembre que chacun puisse en profiter dans ce théâtre rouvert !

« Nous avons vécu ces reports comme une possibilité formidable de retravailler encore »

Le metteur en scène que l'on rencontre à la sortie préfère voir tout le positif de cette traversée d'obstacles. « Nous avons vécu ces reports comme une possibilité formidable de retravailler encore, sur une captation que j'avais faite avant l'arrêt de nos répétitions et qui m'a beaucoup servi. J'ai condensé, travaillé un montage plus cut, plus cinéma. C'est comme une succession de plusieurs coups de feu, on est dans l'urgence, et puis l'arrêt nous permet d'améliorer », dit Alexandre Zeff, heureux de voir que les envoyés spéciaux des théâtres lui demandent des fiches techniques et échangent avec lui. « C'est un tel plaisir de montrer le spectacle, je suis toujours intéressé par les retours, les critiques, tout ce qui peut être amélioré. Le travail continue. Et la première publique sera d'autant meilleure. »

Valérie Marin La Meslée

les Inrockuptibles

SCÈNES

Comment mettre en scène l'enfer des réfugiés comoriens ?

29/01/21 13h33



PAR
Fabienne Arvers
- 29/01/21 13h33

Alexandre Zeff propose un spectacle qui décortique les ressorts de la violence sociale en mêlant au théâtre l'énergie de la danse, de la vidéo et de la musique live.

Artiste associé du Théâtre de la Cité universitaire, Alexandre Zeff et son équipe étaient fin prêt-es pour la création de *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah. C'est pourtant devant quelques professionnel-les seulement que la création a eu lieu, à la mi-janvier, en attendant le report du spectacle. Redire l'importance, pour les artistes, de montrer leur travail coûte que coûte et, pour nous, d'en rendre compte.

Pour les plus chanceux-euses, des reports de dates se mettent en place. Pour d'autres, les créations ont lieu, sans public, et en resteront là tant l'embouteillage des spectacles à venir, bloqués depuis près d'un an, ne permettra pas de tout programmer.

Gaza, bidonville à ciel ouvert

C'est violent. Comme est violent le roman de Nathacha Appanah, situé à Mayotte, territoire français au beau milieu de l'océan Indien que tentent de rejoindre les îlien-nés des Comores en embarquant dans des barques de fortune, les kwassa-kwassa, et où les attend la misère.

Dense, fusionnant théâtre, projections vidéo, danse, chant et musique live, *Tropique de la violence* oppose deux univers. Celui de Moïse (Alexis Tieno), enfant comorien confié par sa mère à une femme blanche dès son arrivée à Mayotte, que l'on retrouve adolescent et orphelin. Face à lui, contre lui, règne Bruce (Mexianu Medenou), le roi de Gaza, bidonville à ciel ouvert de Mayotte. Une plongée à couteaux tirés dans la mécanique de la violence sociale, portée haut et fort par les acteur-trices et la batteuse Yuko Oshima.

Fabienne Arvers

l'Humanité

Théâtre. À Mayotte, même les enfants n'ont plus d'espoir

Lundi 8 Février 2021,

Adapté par Alexandre Zeff, *Tropique de la violence*, roman de Nathacha Appanah, brosse avec rage et passion le portrait d'une jeunesse perdue.

Moïse est un jeune adolescent, deux fois orphelin. À peine débarquée d'un rafiot de fortune sur l'île de Mayotte, venue d'un îlot voisin pour le faire naître en territoire français, sa mère biologique l'a abandonné, par pauvreté, et par superstition ; parce que, s'il a bien la peau noire, il a un œil noir et l'autre vert. Sa mère adoptive, une infirmière blanche, des années après, meurt brutalement. Et le garçon, élevé à la mode occidentale, perd alors brutalement ses repères, son logis et ses rêves. À 15 ans, Moïse découvre que son avenir est déjà périmé. Livré à lui-même, le seul refuge qu'il trouve ressemble déjà à un enfer. C'est Gaza, le nom donné à Kaweni, « *le plus grand bidonville de France* », sur cette île ensoleillée du bout du monde. Là, sont recensés plus de trois mille mineurs, qui survivent de trafics dans un climat de violences constantes, explique l'autrice.

Cette histoire, romancée, certes, mais qui pousse ses racines dans la réalité de cet enfer grouillant de toutes les misères, a été écrite par Nathacha Appanah, qui a séjourné deux ans sur place. Publié en 2016 par Gallimard, l'ouvrage lui valut une quinzaine de prix littéraires. « *Après avoir terminé la lecture, je suis resté sans bouger un long moment, bouleversé par ce que je venais de découvrir et par la manière dont la beauté de l'écriture avait transcendé cette histoire, inspirée de notre effroyable réalité, en un oratorio étourdissant et lumineux* », explique Alexandre Zeff. Sa mise en scène est à la dimension de sa découverte, lui qui veut interroger « *notre conscience citoyenne* ».

La création de *Tropique de la violence* aurait dû se faire en début d'année au Théâtre Romain Rolland de Villejuif. Finalement, c'est sur la scène du théâtre de la Cité internationale universitaire (Paris 14^e) que s'est faite la création, devant quelques professionnels. Habitué des zones sombres chargées de sens diffus, Alexandre Zeff a composé là un univers à la dimension de l'enjeu et de sa colère. Avec une troupe de comédiens tous excellents : Mia Delmaë, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Alexis Tieno, Assane Timbo. Il convient aussi de citer Yuko Oshima, Vincent Robert, Guillaume Callier pour les musiques et l'ambiance sonore envoûtante, Benjamin Gabrié pour la scénographie et les lumières, Muriel Habrard pour la vidéo.

Sans répit, le jeu, la musique, la danse, les projections, la poésie, les cris et les râles se superposent, s'entrecroisent comme dans un ballet impromptu, alors que tout est calibré millimétré, justifié. L'action, au présent comme au passé, se déroule sur plusieurs niveaux. Les musiciens surgissent. L'eau, qui se répand sur l'ensemble du plateau, prend des allures d'océan dans lequel se disloque tout un monde. Et comme le dit encore le metteur en scène : ici « *les mots se mâchent et parfois se recrachent violemment dans un rap enragé* ».

S'octroyant le titre de « *roi de Gaza* », Bruce, un plus grand, se comporte en dominateur, en chef de gang, dont le délire s'articule dans la réalité de ce monde parallèle. Terrorisant Moïse, il hurle : « *C'est Mayotte ici et toi tu dis c'est la France (...). En France on voit des enfants traîner du matin au soir comme ça ? (...) En France il y a des gens qui vivent toute leur vie dans les bois ?* » Moïse ignore les réponses. Il réagit comme il le peut. Et pour lui le soleil deviendra sombre, pour toujours.

Gérald Rossi



LE 30/01/2021

La parole donnée à Mayotte sur scène

▶ ÉCOUTER (58 MIN)

À retrouver dans l'émission

TOUS EN SCÈNE par Aurélie Charon



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION

Alexandre Zeff a mis en scène "Tropique de la violence", sur une jeunesse mahoraise abandonnée. Depuis Mayotte : l'artiste Djodjo Kazadi et Anne-Laure Mouchette, professeure de théâtre, nous parlent du paysage du spectacle vivant. L'auteur ivoirien Koffi Kwahulé joue dans la pièce d'Alexandre Zeff.

Alexandre Zeff, metteur en scène. Artiste en résidence de saison au Théâtre de la Cité Internationale (Paris) avec sa compagnie La Camera Obscura, il devait y présenter cet hiver *Tropique de la violence*, d'après le roman éponyme de l'auteure mauricienne Natacha Appanah (Gallimard, 2016). Les représentations sont reportées du **13 au 24 septembre 2021** au TCI (Paris). Sur scène se déploie des sons et des images qui nous projettent "dans le plus grand bidonville de France" : Mayotte, paysage de carte postale, derrière lequel s'inscrit le titre de plus pauvre département français. Chaque année, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster. À leur arrivée, ils sont accueillis par le chômage, la délinquance et le chaos. Parmi eux, une mère abandonne son nourrisson, Moïse, qui tombera plus tard dans les filets d'une petite frappe, roi autoproclamé d'une microsociété d'adolescents livrés à eux-mêmes. Alexandre Zeff imagine une polyphonie au croisement du thriller cinématographique et de la tragédie documentaire, où les acteurs font corps avec une matière audiovisuelle plastique, mouvante. C'est le portrait tendre et cruel d'une île qui concentre à elle seule tous les maux de notre société...

Koffi Kwahulé, dramaturge, romancier, comédien ivoirien. Il partage le plateau de *Tropique de la violence* avec cinq autres acteurs, dont Assane Timbo avec lequel il alterne le rôle du policier.

Emission du 30 janvier 2021 en direct entre 20h et 21h
avec Alexandre Zeff et Koffi Kwahulé

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 11 novembre 2020 – N° 5218

Le Théâtre

Tropique de la violence

(Répète le feu)

FERMES au public, les théâtres ne le sont pas aux compagnies en répétition. Lesquelles invitent au compte-gouttes les journalistes et les programmeurs à venir les voir. Le 6 novembre, nous avons ainsi assisté à une journée de travail du jeune metteur en scène Alexandre Zeff.

A la Scène Eglantine, la petite salle du Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif, où « Tropique de la violence » devait être créé. Une adaptation du roman éponyme de la Mauricienne Nathacha Appanah (1).

Dès 9 h 30, ils sont une petite dizaine à s'activer, dans une ambiance studieuse. Zeff, masqué comme les autres, règle des problèmes techniques (vidéos, éclairages). Les quelques séquences qui ont besoin d'être affinées avec les comédiens le seront en janvier,

au Théâtre de la Cité internationale, où le spectacle est reprogrammé du 11 au 26.

Sur scène, c'est un petit bout de Mayotte, dont nous découvrirons ici le quartier pauvre. A l'avant-scène, un bassin d'eau géant censé figurer l'océan Indien. Des débris en plastique flottent ici et là. Au fond, une pièce servant à la fois de cellule de prison et de taudis. Au-dessus de celle-ci trône une batte-

rie. Une percussionniste improvisera des rythmes tribaux.

Brève interruption. Le filage (répétition générale) commence. Voilà Moïse (Alexis Tieno), le fils de clandestins adopté par une Française expatriée, à la recherche de ses origines. Il atterrit à Gaza, « *no man's land violent où des bandes de gamins shootés au chimique font la loi* ». Les destins se croisent. Il y a Bruce, le

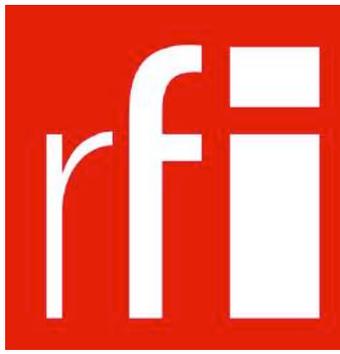
chef du bidonville. Un humanitaire. Un policier. D'autres qui parlent (et chantent) d'outre-tombe. C'est dur, mais très humain. Appanah ne juge pas. Zeff non plus. Les cinq jeunes comédiens assurent. Bref, on revient en janvier !

Mathieu Perez

● (1) Gallimard, 192 p., 17,50 €. Vu au Théâtre Romain-Rolland, à Villejuif.



Mathieu Perez



→ **VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES !**

Mayotte, la polyphonie de la violence

En cette rentrée théâtrale, le metteur en scène Alexandre Zeff, toujours engagé sur les thématiques sociales et sociétales, présente avec sa compagnie Camara Oscura, son adaptation sur scène du livre « Tropic de la Violence » de la romancière Nathacha Appanah.

Au centre de la scène, une boîte rectangulaire qui figure une cellule posée sur un carré de terre rouge. C'est là qu'est enfermé Moïse, un jeune migrant comorien, dont on sait dès le début qu'il a tué Bruce, le caïd du plus grand bidonville de France.

Le grand suspense et le fil rouge du spectacle est de comprendre pourquoi, et dans quelles circonstances ce crime a eu lieu. Nous sommes dans l'océan Indien, à Mayotte, le 101^e département français, le plus pauvre aussi. Nous sommes au cœur d'une réalité sordide, et en même temps au cœur d'un spectacle total, qui mobilise comédiens et musiciens à travers une impressionnante scénographie.

Alexandre Zeff met en scène « Tropic de la Violence », le livre de la romancière Nathacha Appanah. Une presse à applaudir jusqu'au 24 septembre 2021 à Paris, au Théâtre de la Cité Internationale.

**Interview d'Alexandre Zeff par Jean-François Cadet le 16 septembre 2021
entre 17h et 18h en direct**



→ EN SOL MAJEUR

Assane Timbo, 100% comédien

Publié le : 30/10/2020 - 11:01 Modifié le : 01/11/2020 - 16:06



Assane Timbo. © JF Mariotti

Quand je regarde le fond de la mer, je vois des rêves accrochés aux algues et des bébés dormir au creux des bénitiers. Ainsi parle la mère de Moïse qui rêve d'Europe sur un kwassa kwassa. Nous sommes à Mayotte et au théâtre, à deux flottements d'Assane Timbo qui mouille le maillot dans *Tropique de la violence*, de Nathacha Appanah. Mais attention, ça flotte positif pour cet acteur, metteur en scène, auteur et pédagogue.

Alors que le monde du théâtre et du cinéma français est à la peine sur la question de la diversité, lui **Assane Timbo** est demandé, désiré, choyé de partout. Les plus grands metteurs en scène le font jouer (de Jean-Michel Ribes à Brigitte Jaques-Wajeman en passant par Stéphane Braunschweig) et le regard de sa compagnie se pose autant sur la plume de Molière que sur celle d'Akakpo. Rencontre avec celui qu'on présente comme un artiste noir, alors qu'il se vit sans doute simplement comme un artiste... amoureux des choses de la vie.

En raison des nouvelles mesures liées au Covid-19, les représentations de *Tropique de la violence* sont repoussées à janvier 2021.

Les choix musicaux de Assane Timbo

La chanson d'Hélène (film *Les choses de la vie*)

Kate Bush *Cloudbusting*.

“Théâtral magazine

L'actualité du théâtre

nov. - déc. 2020

Alexandre Zeff Des choix radicaux

Acteur, réalisateur, metteur en scène, Alexandre Zeff met en scène *Tropique de la violence*, adapté du roman de Natacha Appanah. Le parcours d'un jeune migrant ballotté depuis sa naissance de mère en mère à Mayotte avant de se retrouver dans la jungle d'un bidonville...



Théâtral magazine : Pourquoi adapter ce roman de Natacha Appanah ?

Alexandre Zeff : J'ai surtout monté des œuvres de Kwafi Kwahulé. Je voulais poursuivre avec ce type d'écriture ouverte. Je ne trouvais pas. Adoptant un esprit transdisciplinaire, j'ai lu des romans et j'ai découvert *Tropique de la violence*. C'était une évidence. J'ai découvert un trésor ! Natacha Appanah, dont j'ai découvert plus tard et sans surprise qu'elle avait écrit en pensant à la tragédie grecque, suit très amicalement notre travail.

Est-on plus dans le roman ou dans le témoignage ?

L'auteur est parti du documentaire. Journaliste, elle est restée deux ans à Mayotte. Mais son livre a pris la forme de la fiction. C'est l'histoire de Moïse, d'abord un nourrisson qui, depuis les Comores, arrive avec sa mère sur une barque. Il s'agit donc de migrants de là-bas. La mère donne le petit Moïse à une infirmière qui souffre de stérilité. Mais celle-ci meurt d'un accident céré-

bral quand il a 15 ans. Il vit alors dans un bidonville, Gaza, parmi 3000 mineurs. Là il entre en conflit avec le chef autoproclamé, Bruce. Un humanitaire essaie de le sauver mais tout est impossible... Le roman est choral, conté par les personnages principaux. **C'est comme un tableau de Soulages : c'est obscur mais de l'obscurité vient la lumière.**

Quels sont les autres partis pris de votre adaptation ?

Il s'agissait de déterritorialiser le roman, de dessiner une écriture qui avait été faite pour la lecture, d'alléger le texte, de trouver l'équilibre où les mots n'en diraient pas trop (comme si le spectacle faisait émerger le plus beau, la poésie), de travailler la musicalité de la langue. Et de penser le spectacle en pensant à la danse. Alexis Tieno, qui joue Moïse, est un acteur-danseur. Et tous ses partenaires, Marie Desgranges, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Assane Timbo sont des acteurs qui sont passés par la musique ou sont

aussi musiciens. Les choix théâtraux sont radicaux. Une musique "live" avec Uko Oshima. Une théâtralité de l'image qui refuse le réalisme : trois tulles créent trois niveaux d'images et permettent de jouer sur des différentes profondeurs et des dramaturgies différentes.

Est-ce du théâtre social ou politique ?

L'art permet de réfléchir autrement, les outils artistiques d'aller au plus profond de la réalité. Sans militantisme apparent, l'art nous réveille.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Tropique de la violence*, d'après Natacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff, avec Marie Desgranges, Alexis Tieno, Thomas Durand, Mexianu Medenou, Assane Timbo. Du 4 au 10/11 au Théâtre Romain Rolland 18 rue Eugène Varlin 94800 Villejuif, le 13/11 EMC Saint-Miche-sur-Orge, du 19/11 au 3/12 au Théâtre de la Cité internationale 17 boulevard Jourdan 75014 Paris

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Printemps 2021

INTERNET ET RÉSEAUX SOCIAUX:

COMBLER L'ATTENTE

Les blogueurs du théâtre
tentent de garder le
contact avec leurs lecteurs.

LEURS COUPS DE CŒUR

Même sans trop de spectacles à se mettre sous la dent, les blogueurs mettent en avant de belles découvertes. Elle est assez ancienne pour Sacha Uzan, qui recommande *Les Filles aux mains jaunes*, mise en scène de Johanna Boyé, dont elle espère qu'il sera reprogrammé au Théâtre Rive Gauche. Laurent Steiner cite des productions vues depuis le début de cette saison contrariée : *Le Roi des pâquerettes* dans une mise en scène de Benoît Lavigne, *Les Femmes de Barbe-Bleue* (mise en scène Lisa Guez) et *Tropique de la violence* (mise en scène Alexandre Zeff).

Yves Perennou

Jazz Culture : les Afriques du jazz

Publié le jeudi 16 septembre 2021 à 12h08

La 8ème édition des Rencontres Esthétique(s) jazz, organisées par Sorbonne Nouvelle et consacrées aux Afriques du jazz ont lieu les 17 & 18 septembre.



Les Afriques du jazz

Consacrées cette année aux **Afriques du jazz**, en écho au spectacle *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah mis en scène par Alexandre Zeff, les rencontres « Esthétique(s) jazz : la scène et les images » devaient se dérouler 15 et 16 janvier au Théâtre de la Cité internationale à Paris. Elles sont reportées au mois de septembre. Conférences, tables de visionnage, performances, lectures, improvisations musicales, projections... avec notamment la présentation du film "Africa Mia". Ces rencontres seront dédiées à **Manu Dibango**, musicien dont le parcours s'est construit entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique.

« ...Autre événement au cœur de ces rencontres : "Tropique de la Violence", l'étonnant spectacle-jazz d'Alexandre Zeff consacré à Mayotte, d'après le roman de Nathacha Appanah, avec la percussionniste Yuko Oshima... »



Boulevard de la Seine, c'est l'émission qui nous embarque sur la Seine, chaque samedi, à 11 heures 25. En compagnie de ses experts **Frédéric Sigrist, Yvan Hallouin et Jean-Noël Mirande, **Wendy Bouchard** nous soufflera quelques idées qui font du bien au corps et à l'esprit ...**

► Une émission en partenariat avec le Fluctuart-Centre d'Art Urbain

Diffusion dans l'émission du 6 février 2021, sujet
entre 7.40 et 11.03 sur France 3 Ile de France

Alexandre Zeff met en scène "Tropique de la violence", vision âpre de Mayotte

émission

● **L' Oreille est hardie** reçoit le metteur en scène de **Tropique de la violence**, adapté du roman de Natacha Appanah paru en 2016. Il y livre une vision de Mayotte, et en filigrance de la France, et de l'engrenage de violence qui mène à l'inéluctable. **A voir, à la réouverture des salles de théâtre...**

Patrice Elie Dit Cosaque - Publié le 22 janvier 2021 à 18h15

C'est le sort de tous les spectacles en ce moment dans l'Hexagone : privées de spectateurs, privées des salles de théâtre toujours fermées en raison du contexte sanitaire, les compagnies choisissent, en attendant des jours meilleurs, de montrer aux professionnels (entendez la presse, les programmeurs ou les propriétaires de salles) ce qui aurait dû être vu par le grand public. Et les spectacles mettant en scène les Outre-mer n'échappent bien sûr pas à la règle... **Tropique de la violence**, par exemple, aurait en effet dû se jouer ce mois de janvier 2021 au Théâtre International de la cité universitaire : ce sera une nouvelle fois partie remise pour cette création, jusqu'au mois de septembre prochain, histoire de prendre moins de risques d'annulation. Même si, pour le monde de la culture, la vie n'est faite que d'incertitudes de ce genre, depuis plusieurs mois.

Autour d'un spectacle, parler de Mayotte

Sur scène donc, l'adaptation d'un roman au sujet difficile à mettre en scène : le parcours chaotique d'un jeune garçon comorien de 15 ans dans un des quartiers les plus insalubres qui soient de Mayotte et surnommé Gaza, en raison justement des conditions extrêmement difficiles dans lesquelles ses habitants sont plongés. Avant toute chose, quelques précisions : Alexandre Zeff pour s'être rendu sur place à Mayotte sait bien, probablement comme Natacha Appanah avant lui, qu'il ne faut pas réduire Mayotte à la violence, à la délinquance, à la pauvreté qui étreignent certains quartiers de Mamoudzou et de certaines communes de Mayotte. Mais l'adaptation de ce roman ne saurait non plus éviter un pan de la réalité que l'on a bien du mal à imaginer ailleurs en France. C'est sans doute pour cela, pour enrober la

réalité mais aussi par goût pour l'interdisciplinarité, qu'il a choisi de mêler musique, danse, dialogue mais aussi du film : des images de Mayotte sont parfois projetées tout au long de la pièce comme pour rappeler que cette histoire terrible est aussi ancrée dans un pays qui, bien sûr, a tout autre chose à offrir que la violence.

Une certaine représentation de la violence

Des acteurs aux musiciens en passant par la scénographie -très réussie-, c'est un spectacle complet, riche, dense, certes sombre mais qui conserve toute la portée du roman. En tête de casting, Alexis Tieno et Mexianu Médénou livrent tous les deux une prestation intense, habitée pour donner, chacun dans son rôle, une facette de la jeunesse mahoraise. La musique omni-présente dans le spectacle plonge l'ensemble dans un univers saturé de percussions et de guitare électrique sensé refléter la dureté du monde dans lequel les personnages évoluent. Le metteur en scène et son équipe n'ont qu'une hâte : se retrouver sur scène dès que possible afin que le plus grand public puisse aussi découvrir un bout de terre de France, un département, largement méconnu de la plupart des Français.

Alexandre Zeff n'exclut pas bien sûr de donner des représentations à Mayotte non seulement dès que la situation le permettra mais aussi dès que l'île pourra accueillir des spectacles dans les structures adéquates. Il sera alors plus qu'intéressant de voir comment les Mahorais accueilleront le spectacle, certains ayant, il faut bien le dire, dénoncé le prisme de la violence choisi par l'autrice Natacha Appanah dans son roman...

En tout cas Mayotte depuis environ trois ans est littéralement entrée dans la vie de Alexandre Zeff et ce projet autour de *Tropique de la violence* lui tient véritablement à cœur. C'est ce qu'il raconte, entre autres au micro de *l'Oreille est hardie* et [c'est à écouter ici...](#)

Patrice Elie Dit Cosaque



le portail des
Outre-mer

L'oreille est hardie



L'oreille est hardie

Patrice **Elie Dit Cosaque**



Mayotte-sur-Scène

Emission du samedi 23 Janvier 2021



00:00



26:32



Carnets de CRÉATION

Alexandre Zeff : « La beauté et l'empathie transcendent la violence »



Photo Olivier Allard

Carnets de création (25/28). Artiste en résidence au Théâtre de la Cité Internationale avec sa compagnie La Camara Oscura, Alexandre Zeff y terminait en début d'année son adaptation du saisissant roman de Natacha Appanah, *Tropique de la violence*, qu'il espère enfin présenter au public en septembre prochain.

Après avoir monté *Big Shoot* et *Jaz* de Koffi Kwahulé, le metteur en scène avoue avoir longtemps mais passionnément cherché « un texte qui engage totalement, jusqu'en dans les tripes, un matériau qui provoque un désir et une nécessité immenses de création ». A force de lectures très diverses, celui qui n'avait encore jamais adapté de roman à la scène a découvert le propos à la fois politique, social et humain de *Tropique de la violence* et n'a pu y rester insensible. Le livre décrit à travers la trajectoire de ses protagonistes, Bruce et Moïse, les rapports de force, de séduction et de domination, qui animent une jeunesse livrée à elle-même sur l'île de Mayotte. Aux antipodes d'un paradis tropical, ce territoire se présente sous l'aspect sordide et inhospitalier d'un géant gouffre fangeux et dangereux, opportunément baptisé Gaza car gangrené par une misère et une délinquance volontairement ignorées, déconsidérées, par l'opinion publique en métropole. « *Je ne connaissais pas Mayotte et la violence dans laquelle vit ce département français dont la moitié de la population à moins de 18 ans, mais cela m'a saisi. Dès que j'ai plongé dans ce roman, tout m'est apparu accessible. J'ai aussitôt senti la théâtralité de la langue et de l'écriture construites comme des blocs de pensées qui s'affrontent comme chez Bernard-Marie Koltès. Il m'était devenu indispensable de porter cette parole sur scène, faire connaître cette situation, incarner ces personnages, comprendre qui ils sont, comment ils se sont construits, montrer leur complexité, les rendre visibles et vivants* », confie le metteur en scène.

Comme la romancière et ancienne journaliste mauricienne Natacha Appanah qui a vécu momentanément à Mayotte et qui y est retournée avant la parution de son roman, Alexandre Zeff est parvenu à se rendre sur place, même tardivement à cause du Covid-19. *« C'est presque un cliché : les paysages sont magiques, le lagon est le plus beau du monde... J'ai eu la chance de contempler cette beauté qui est d'autant plus suffocante et bouleversante qu'elle côtoie la misère et l'autarcie d'un géant bidonville. »* Avec son équipe artistique, il a rencontré là-bas des mineurs isolés, des associations avec qui il a organisé des ateliers. Une courte séquence vidéo en rend compte dans le spectacle.

Tout en restituant le caractère hostile du lieu et la violence palpable qui l'habite, Alexandre Zeff n'a pas cherché à l'en départir d'une puissante beauté esthétique convoquée, premièrement, dans le magnifique espace insulaire et ténébreux qui sert de décor à la pièce où luttent à corps et à cris des êtres à la dérive sur lesquels s'abat une pluie torrentielle, et plus généralement dans un geste transdisciplinaire à la fois plastique et organique d'où jaillissent une profusion d'images, de sons, beaucoup de physicalité, de matérialité. *« Le but est d'incarner de manière très concrète et sensible, par le corps, les voix, les éléments, la danse, la musique, la vidéo, toute la force du propos et donner à voir et à entendre la générosité que j'ai perçue dans l'œuvre comme dans l'île. »* C'est pour cette même raison que le spectacle livre une fin plus ouverte et lumineuse que ne l'est celle du roman et finit ainsi sur une note d'espoir. Car la mise en scène se présente comme un moyen de transcender la violence par un filtre poétique. *« Il est possible et même sans doute plus profond de toucher différemment qu'en montrant les choses de façon trop brute. J'ai voulu faire ressentir autrement que par le choc. Car la beauté dépasse le constat, elle crée l'empathie, elle lève les principes de protection qui nous empêchent de percevoir le réel tel qu'il est. Le truchement poétique permet de mieux s'en approcher et de se l'approprier pour en faire quelque chose »,* assure Alexandre Zeff.

Ce dernier se place ainsi qu'un équilibriste à la jonction d'une indéniable volonté de rendre compte du réel sans pour autant renoncer à sa propre ambition artistique et au développement d'une forme personnelle. Il est néanmoins convaincu que *« lorsqu'on est confronté à cette réalité-là, il est difficile de ne pas chercher à s'engager. Il faut que les problématiques traitées puissent déborder du spectacle, pour répondre au besoin d'agir face à l'inacceptable. Je cherche à créer des ponts entre des établissements scolaires de Kawéni à Mayotte et des lycées de banlieue parisienne, je vais retourner à Mayotte pour poursuivre les actions menées auprès des jeunes qui souffrent de la pauvreté mais aussi du manque de structures culturelles et de l'absence d'espaces d'expression. Il n'y a pas de théâtre à Mayotte ! Juste un cinéma qui vient d'ouvrir il y a six mois... Comment est-ce possible qu'il n'y ait aucune prise en charge de cette jeunesse tellement énergique autrement que par un retour à la frontière ou par un non respect des droits de l'homme ? La violence ne surgit pas de nulle part. Elle a des racines. Sans l'excuser, elle peut être comprise. Posons-nous la question de la responsabilité de la France, de notre propre responsabilité. Cela me donne de la force pour porter ce projet à la fois artistiquement et au-delà. »*

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Alexandre Zeff adapte pour la scène *Tropique de la violence*, le roman saisissant de Natacha Appanah, dont il magnifie la brutalité dans un puissant geste esthétique et organique.

Tropique de la violence prend pour décor la petite île française de Mayotte où a momentanément vécu la romancière et ancienne journaliste mauricienne. Dans le livre, ce territoire est présenté aux antipodes du paradis tropical au bleu lagon mais plutôt sous l'aspect sordide et inhospitalier d'un bidonville géant, d'un gouffre fangeux et dangereux, opportunément baptisé Gaza car gangrené par une misère et une délinquance volontairement ignorées de l'opinion publique en métropole.

Tout en restituant le caractère âpre et hostile du lieu en question, l'adaptation théâtrale que fait Alexandre Zeff ne le départ pas d'une puissante beauté. La scène prend des atours ténébreux, vénéneux, lorsqu'une tenace et infernale opacité enveloppe le fragile abris planté sur un terrain vague qui craquelle, se fissure et se laisse submerger par la pluie et la mer où flottent des détritrus. Cette étrange beauté qui parcourt le lieu traverse aussi les corps d'une expressivité éloquent, turbulente. Leurs secousses spasmodiques entrent en écho avec les sons et percussions électro-métalliques d'une musicalité vibrante dans ses tonalités agressives ou plus consolantes. Tout dans le travail sur le son et l'image, renforcé par l'utilisation de la vidéo, se montre pleinement au service du drame et d'une émotion à fleur de peau qui bouscule.

La fiction portée au plateau donne à voir et fait entendre le sort de nombreux migrants arrivés à bord de kwassa sanitaires pour tenter leur chance sur l'île mais plus particulièrement les destins tragiques de personnages déchirés entre la (sur)vie et la mort, entre le bien et le mal. Au centre, Moïse, abandonné par sa mère puis adopté et éduqué par une infirmière blanche. Quand, à quinze ans, le jeune garçon originaire des Comores découvre son histoire, il s'engouffre dans le chaos, devenant à la fois une victime torturée et violée et un meurtrier. A l'origine de ce terrible engrenage : la rencontre avec Bruce, un caïd qui veut tout posséder et dominer.

Deux jeunes acteurs forment ce duo central et impressionnent tant leur jeu est emprunt de force et de justesse. Alexis Tieno intensifie la singularité, le mélange de détermination et d'extrême vulnérabilité qui caractérise Moïse tandis que Mexianu Medenou exacerbe toute l'agressivité incendiaire de Bruce. L'allure juvénile, adolescente, de l'un s'oppose à la silhouette immense et arrogante de l'autre tatoué dans le haut du dos d'une chauve-souris symbolisant la supposée invincibilité du super-héros qu'il voudrait être. Les corps musculeux s'imposent, s'affrontent, s'étreignent, dans la flotte et la sueur, à mesure d'une lente et nerveuse chorégraphie ambiguë qui met bien en évidence les rapports de force, d'attraction et de destruction qui les animent.

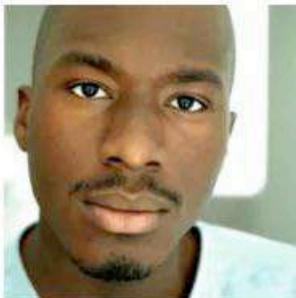
Autour de ces personnages s'articule une frappante incommunicabilité qui renvoie à l'impossible cohabitation des populations existantes sur le territoire insulaire : les clandestins débarqués, les autochtones français et expatriés. Cette fracture est renforcée par les personnages secondaires mais vaillamment interprétés du flic revenu de tout, entre colère et résignation, et de l'humanitaire sincère mais vaincu.

Les mots, les cris, les coups, les larmes au cœur du propos de *Tropique de la violence* sont nettement portés, avec physicalité et sensibilité, aussi bien dans l'interprétation que dans la mise en scène. Et ainsi, le roman adapté au théâtre redouble d'intensité.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

20 têtes d'affiche pour une rentrée 2021 rêvée

Mexianu Medenou dans *Tropique de la violence* au Théâtre de la Cité Internationale

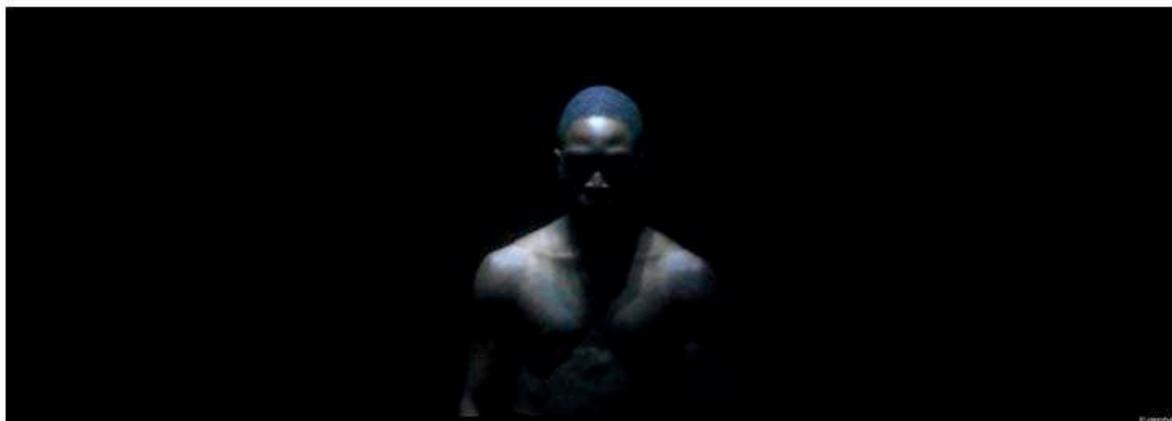


Julie Brochen l'avait choisi pour le rôle-titre dans Dom Juan de Molière en 2011 au Théâtre National de Strasbourg. Puis il a été distribué par Tiphaine Raffier, Jean-René Lemoine, Nelson-Rafael Madel. Sur Arte Concert, il présente le programme musical Release Party.

On le retrouvera cette année dans dans *Tropique de la violence*, l'adaptation du roman de Nathacha Appanah par Alexandre Zeff sur le le plus grand bidonville de France : Mayotte. Chaque année, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster. À leur arrivée, ils sont accueillis par le chômage, la délinquance et le chaos. Il incarnera Bruce. La création du spectacle en 2020 a été plusieurs fois reportée, sa programmation au Théâtre de la Cité Internationale à Paris était prévue du 11 au 26 janvier.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES



Alexandre Zeff insuffle la vie au roman de Nathacha Appanah

Publié le 5 novembre 2020

Respectant les règles sanitaires du reconfinement, Scène Églantine du théâtre Romain Rolland de Villejuif, Alexandre Zeff continue à ciseler son adaptation du roman *Tropique de la Violence* de Nathacha Appanah. Avec finesse et délicatesse, il esquisse le portrait en clair-obscur d'un migrant adolescent pris dans la spirale infernale des gangs. Reportage dans les coulisses d'une création.

En cette fin de journée fraîche et automnale, la nuit gagne rapidement du terrain. Les lampadaires éclairent discrètement les rues de Villejuif. Quelques personnes se hâtent pour finir quelques courses essentielles, d'autres promènent leurs toutous ou rentrent du travail. Dans ce contexte singulier, entre chien et loup, derrière les portes closes de la Scène Églantine, toute une équipe s'agite. Dans moins d'une demi-heure, le second filage de la journée doit débuter. Régulant les derniers détails, **Alexandre Zeff**, en maître de cérémonie, fait feu de tout bois. Passant du plateau à la salle, il vérifie dans les moindres détails que tous les changements souhaités aient bien été pris en compte

Les précieuses notes

Téléphone à la main contenant ses précieuses notes, ses réflexions, le metteur en scène dispense, avec douceur mais fermeté, à chacun ses conseils de dernières minutes, ses idées pour modifier ce qui peut sembler une broutille, mais qui a, pour lui, un sens très précis. Suivant le fil de sa pensée, il réajuste un son, enlève une vidéo qui surcharge la scénographie sans pour autant permettre une meilleure lecture de l'œuvre. Il cisèle chaque tableau, modifie çà et là une entrée en scène, un effet. Clairement tout est déjà là, il ne reste plus qu'à peaufiner, polir, donner l'éclat voulu à ce conte noir, ce récit de vie venu d'ailleurs.

Silence, on joue

Après les ultimes consignes, concernant le jeu mais surtout la technique au cœur de ce filage, la salle plonge dans le silence, place au spectacle. Dans un coin de la salle, **Alexandre Zeff** a pris place en toute discrétion. Regard noir, il scrute la scène, observe les éclairages, les accessoires, la position de chacun, puis se laisse porter par les mots d'**Appanah**. Il faut dire que le texte est puissant, chargé d'images, d'émotion. De l'adoption par une infirmière blanche, de ce nouveau-né abandonné par sa jeune mère comorienne, rejetée par les flots noirs de l'Océan indien, sur les côtes de Mayotte, à sa descente aux enfers dans les rues de Gaza, ce bidonville de Mamoudzou, où règne un adolescent qui se prend pour Bruce Wayne, alias Batman, on suit avec passion le destin croisé de cinq personnages confrontés à une violence sans concession, conséquence directe d'une trop grande précarité, d'une lutte permanente pour survivre.

Un travail minutieux

Très vite, on reconnaît la pâte d'**Alexandre Zeff**, son univers assez « dark », assez violent, mais toujours poétique et musical. Avec une générosité toute retenue et empathie, il cherche dans la noirceur de l'âme humaine, une sorte de lumière, de flamme salvatrice qui, malgré l'horreur continue de croire en l'humanité, en la possibilité d'une rédemption, d'une résilience. S'appuyant sur les compositions de la chanteuse **Mia Delmaë**, récemment arrivée dans l'aventure, mais déjà imposant sa douce présence, sa voix singulière, captivante, et de la musicienne **Yuko Oshima**, ainsi que sur la belle scénographie de **Benjamin Gabrié**, il aiguise son adaptation, sa mise en scène pour faire de ce récit réaliste, un rêve mâtiné de cauchemar qui attrape et envoûte. Le pari est à ce moment précis, cet instant fragile où tout peut encore bouger, réussi.

Une création au long court

Les choses ont bien changé depuis que nous l'avons laissé en juillet dernier à l'Espace Marcel Carné de Saint-Michel sur Orge, si l'on retrouve un certain nombre d'éléments depuis longtemps calés, les lignes directrices se sont affirmées, les jeux affinés. **Mexianu Medenou** et **Alexis Tieno** sont plus à l'aise dans leur rôle, plus habités. Mettant leur corps au service du propos, ils dansent, virevoltent, investissent l'espace avec épaisseur, douceur et fébrilité. Justes, ils n'en font jamais trop laissant la prose de **Nathacha Appanah** les envahir, les porter.

Les tableaux défilent tous plus forts, plus percutants, les uns que les autres. Le filage touche à sa fin. **Alexandre Zeff** sort de sa réserve, remercie son équipe, les félicite. Puis s'adressant aux quatre invités particuliers, il s'excuse humblement, rappelant que tout est encore en maturation, qu'il a encore des choses à resserrer, à élaguer. Le travail accompli est déjà fort beau. Il met l'eau à la bouche, espérant pouvoir présenter le spectacle enfin terminé à l'occasion de son exploitation au **Théâtre de la Cité internationale** en janvier prochain. Dire qu'on a hâte et un bel euphémisme !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Les instantanés de Mexianu

Medenou

Publié le 21 septembre 2021

Au TCI, le lumineux Mexianu Medenou donne vie au roman *Tropique de la Violence* de Natacha Appanah, dans la mise en scène tout en contraste et beauté d'Alexandre Zeff. Intense, imposant, il invite à découvrir les bidonvilles de Mayotte, ceux devenus le terrain de jeu, de guerre des adolescents migrants venus des Comores. Entre deux représentations, le comédien s'est prêté aux instantanés.

Quel est votre auteur de théâtre préféré ?

Rhoo la la, il y en a plein ! Je suis un peu « vieille école », là, il y en a 4 qui me viennent en tête, Racine, Shakespeare, Schiller et Lagarce.

Quel auteur aimeriez-vous jouer ?

J'aimerais beaucoup jouer une pièce inspirée des écrits de Frantz Fanon.

Quel roman rêveriez-vous de voir adapter au théâtre ?

Orlando de Virginia Woolf, mais il semble que ça a déjà été fait ?... Ou des romans d'André Brink

Avec quel metteur en scène voudriez-vous travailler ?

Là aussi, il y en a beaucoup ! J'ai envie de travailler avec des metteur·e·s en scène qui ont des propositions fortes, un univers qui leur appartient, et qui savent embarquer leur équipe, la faire plonger avec eux/elles dans leur monde, dans leur vision du monde. Après, si je peux citer un réalisateur, je dirais David Lynch !

Si vous deviez jouer dans un Boulevard, quel serait-il ?

Je connais pas tellement d'auteurs de comédies, mis à part Labiche et Feydeau. Pourquoi pas dans *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche ou *Le Dindon* de Feydeau, dans une mise en scène de Julie Brochen.

Si vous deviez jouer dans une tragédie, quelle serait-elle ?

Tropique de la Violence de Nathacha Appanah, adapté par Alexandre Zeff ! Sinon, *Othello* de William Shakespeare.

Quel artiste a été pour vous une révélation ?

J'en ai trois qui me viennent à l'esprit et qui correspondent à trois moments de ma vie. William Nadylam dans *Hamlet*. J'étais au lycée et quand je l'ai vu jouer pour la première fois, je me suis dit :

« Plus tard, je veux être aussi libre et inventif que lui sur un plateau ».

Puis, il y a Ariane Mnouchkine avec *Le dernier Caravansérail*, c'est le premier spectacle que j'avais vu d'elle. C'était impressionnant, elle m'avait fait voyager durant 7 h et je me suis dit : « Ah ouais, on peut aussi faire ça au théâtre ?! ». Et puis, Claude Régy au TNS que j'ai eu comme intervenant.

C'était un super cadeau de travailler avec lui, il nous a menés dans les contrées lointaines de nos imaginaires, de notre subconscient ! C'était intense !

Dans les musiques que vous écoutez laquelle vous inspire ou vous fait penser à une pièce de théâtre ?

Le rappeur Hatik et ses albums Chaise pliante et Vague à l'âme, que j'ai beaucoup écouté quand je cherchais le personnage de Bruce.

L'album Si Dieu veut de la Fonky Family qui m'a aussi accompagné pendant la créa' de Tropic de la Violence.

Sinon, une musique que j'aime écouter pour me relaxer et pour me préparer à jouer, c'est Paspatou de Parra for Cuva.

Quel film aimeriez-vous voir adapter au théâtre ?

Un film ou une série de Lynch. Twin Peaks !

Y-a-t-il un romancier que vous verriez bien écrire une pièce ?

Pourquoi pas Nathacha Appanah, tiens ?!

Y-a-t-il un personnage de fiction que vous rêveriez d'incarner ?

L'idiot, de Dostoïevski.

Y-a-t-il un personnage historique que vous rêveriez d'interpréter ?

Tupac Shakur. Malgré mes 1m94. Certains me disent que je lui ressemble... je commence à y croire ! xD

Quelle salle a votre préférence ?

Chaque salle a son charme, des salles de la Cartoucherie de Vincennes, à l'Odéon, en passant par les Bouffes du Nord, les Amandiers ou la salle Mehmet Ulusoy au Théâtre Gérard Philippe, elles sont toutes chargées d'histoire et c'est ça qui me plaît !

Quel serait votre partenaire idéal ?

Celle ou celui avec qui une complicité naturelle se crée, qui t'enseigne quelque chose, te met en confiance, te fait progresser énormément, te soutient quand il le faut.

Quel personnage de l'autre sexe aimeriez-vous incarner ?

Arya Stark...Michelle Obama...Antigone, Marie Stuart...

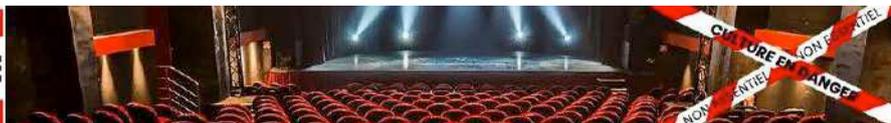
Y-a-t-il des rôles que vous avez toujours refusé de faire ?

Pas pour l'instant. Mais ça viendra certainement. En tant que végétarien, je me vois mal faire une pub pour Justin Bridou, par exemple. Et en même temps, j'ai déjà joué un boucher dans un abattoir pour un court-métrage... Tout est possible.

La pièce que vous auriez aimé voir et avec qui aux commandes et sur scène ?

Une pièce, mise en scène par Ava DuVernay où on pourrait voir des acteur·trice·s comme Mahershala Ali, Denzel Washington, Morgan Freeman, Samuel L. Jackson, Jamie Foxx, Brad Pitt, Meryl Streep, Gena Rowlands, Octavia Spencer, Leonardo DiCaprio, Matthew McConaughey, Michael B. Jordan, Daniel Kaluuya, Felicity Huffman, Sterling K. Brown, Idris Elba, Ruth Wilson, Michael K. Williams et Kate Winslet... Il faudrait un gros budget et avoir les épaules pour gérer tous ces égos. Mais il y aurait du beau monde !

Olivier Frégaville – Gratian d'Amore.



THÉÂTRE

"Tropique de la violence" Une forme d'opéra rock comme cri de la détresse des oubliés de Mayotte

Cent-unième département de France, Mayotte, petite île au nord-ouest de Madagascar, souffre. Loin des clichés de lagons tropicaux et de végétation luxuriante, elle est devenue l'endroit de France le plus peuplé en immigrés, officiels mais surtout clandestins, qui débarquent régulièrement des Comores à bord de kwassa-kwassa (bateaux de pêche à fond plat) quand ils ne finissent pas noyés. C'est dans ce plus grand bidonville de France, situé à Mamoudzou (préfecture du département), que se situe l'action de la pièce. Bienvenue à Kaweni, surnommé bien à propos Gaza, décharge humaine où survivent comme ils peuvent une partie des échoués de notre monde.



© Jules Beautemps.

C'est à l'intérieur d'une immense machinerie que les personnages évoluent. Vidéos, chants, musiques live, décors en déconstruction, orage et tempête qui inondent la scène, flashes lumineux, déflagrations sonores jalonnent tout le spectacle, grand spectacle. Au milieu de ce chaos esthétique, les personnages principaux vivent, agissent et se disent. Ils semblent fragiles, vénéreux et grouillants comme des insectes. Pourtant l'humanité de chacun explose au travers leurs mots, leurs étreintes cruelles comme des danses assassines.

La mise en scène d'Alexandre Zeff est d'un dynamisme intégral. La présence de la musique sur scène (Yuko Oshima) fait tendre le spectacle vers l'opéra rock. Le jeu des comédiens et des comédiennes, extrêmement physique, captive. En particulier, les très belles performances réalistes des deux protagonistes principaux : Mexianu Medenou dans le rôle de Bruce, roi de bidonville, d'une force et d'une farce tragique redoutable, et Alexis Tieno qui crée un Moïse fragile victime sur le bord de l'enfance, sur le point de tomber, tomber, tomber.

Le roman de Nathacha Appanah, basé sur une expérience réelle, respire bien ici de ses deux poumons : la réalité tragique et l'imaginaire. C'est un cri qui parle bien au-delà du seul plus grand bidonville de France, il dénonce tous les abandons humanitaires qui se développent partout autour de la planète, toutes les misères qu'on ne voit pas.

Et parmi eux de nombreux jeunes isolés, comme le héros de cette histoire, Moïse, 15 ans, abandonné par sa mère lorsqu'elle débarqua sur une plage de sable noir, bien des années auparavant. Un enfant recueilli par une infirmière venue du continent, morte depuis. Dans ce contexte pire qu'une jungle, zone de non-droit où l'ordre est aux mains de gangs, Moïse va devoir se débrouiller, survivre et subir la pression de Bruce Wayne, jeune voyou autoproclamé roi de Gaza.

De cet univers décomposé jusqu'aux dans les veines des habitants coule la violence, mieux que le sang. Violence née du manque de tout. D'une pauvreté sans mesure. D'un abandon total. D'un avenir interdit. Aucun repère. Sur le plateau, les projections gigantesques de visages interpellent le minuscule Moïse enfermé dans une cellule de prison. Fantômes imaginaires de la taille de dieux ou de démons. La mise en scène extrêmement élaborée d'Alexandre Zeff fait se caramboliser sur scène les mondes intérieurs et les événements de l'histoire.



© Jules Beautemps.

Bruno Fougnes

Tropique de la violence

Plongée dans la violence du quartier le plus pauvre de Mayotte. Un texte percutant servi par une scénographie et une mise en scène magnifiques !

Moïse a été abandonné aux bras d'une infirmière blanche, en mal d'enfant, par sa mère une très jeune Comorienne arrivée dans une de ces barques plates qui transportent les migrants clandestins venus des Comores. Moïse grandit, va à l'école, aime lire *L'enfant et la rivière*, ce conte d'Henri Bosco plein de douceur. Pourtant à l'adolescence il commence à reprocher à sa mère de lui avoir volé sa vraie vie, se détourne du collège et commence à traîner dans le bidonville de Mayotte, que ses habitants nomment Gaza. La mort soudaine de sa mère le laisse brutalement seul dans cet enfer où un ado qui se fait appeler Bruce, comme Batman, se présente comme le roi de Gaza. La rencontre avec un humanitaire qui s'occupe de lui ne le sauvera pas de la violence sauvage de Bruce, au contraire.

Alexandre Zeff a adapté et mis en scène le roman multiprimé de la Mauricienne Natacha Appanah. On retrouve sur scène son récit à cinq voix, sa langue incisive, puissante, dure et rythmée. Le metteur en scène, aidé par l'impressionnante scénographie de Sébastien Gabrié, crée un univers sombre, qu'éclairent quelques rares moments apaisés et poétiques, vite noyés par l'irruption du rouge de la violence, du sang, des agressions, des émeutes. L'usage de la vidéo est magnifique, mer noire dont le calme même est inquiétant, plages sombres où l'ombre des palmiers se fait inquiétante. On est bien loin des images idylliques de lagon. La musique crée et jouée par Yuko Oshima, qui se déchaîne aux percussions perchée en haut de la scène, épouse cet univers de violence.

Les acteurs enfin, sont tous exceptionnellement justes. Mia Delmaë est l'infirmière qui a recueilli Moïse. Elle chante d'une voix douce son amour pour lui et son désespoir d'en être séparée. Il y a ceux qui tentent de se battre contre cette misère et cette violence. Assane Timbo est le policier qui espérait que les images du petit Syrien, dont le corps avait été rendu par la mer sur une plage turque, ferait prendre conscience au monde que le même drame se passait chaque jour à Mayotte. Thomas Durand incarne l'humanitaire qui a choisi Mayotte, alors que tant d'autres préféreraient plus d'exotisme et de misère pour leurs actions. Il est plein de bons sentiments et se retrouve assommé par cette violence qu'il ne comprend pas car « c'est tout de même la France ici ». On remarque surtout Mexianu Medenou qui ne mâche pas seulement les mots de Natacha Appanah, il les rappe et ils nous cinglent. Parfait chef de gang, torse nu, chaînes dorées au cou, il ne peut accepter que Moïse échappe au destin qu'il lui a tracé. Grand, musclé, effrayant il est l'ange noir qui règne sur un empire qu'il contrôle, Gaza. Face à lui Alexis Tieno incarne Moïse. Enfant naïf, avec son petit sac à dos de collégien, il va se transformer en adulte. Il utilise à merveille sa formation de danseur, se tordant sous les visions terribles créées par la drogue que lui fournit Bruce, assommé par la douleur, se relevant pour se venger et entrant à son tour dans la violence de Mayotte.

Il y a à Mayotte 200 000 clandestins. Ceux qui ont échappé à la noyade en venant des Comores se retrouvent en majorité sans emploi dans ce bidonville, soumis à la violence des gangs et, en plus aujourd'hui, guettés par l'épidémie de COVID 19. L'État et les media s'intéressent bien peu à cette tragédie. Rien que pour ces raisons, ce spectacle est salutaire. Mais en plus il est magnifique.

Micheline Rousselet

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Tropique de la violence, texte de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène de Alexandre Zeff, Théâtre de la Cité Internationale

Jan 19, 2021 | Commentaires fermés sur Tropique de la violence, texte de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène de Alexandre Zeff, Théâtre de la Cité Internationale

ff article de Denis Sanglard

Mayotte, département français. Île oubliée où règne la pauvreté la plus extrême. Sur les plages de sables fins des lagons, ils sont des milliers de migrants venus des îles Comores à débarquer au péril de leur vie. Clandestins voués à la misère, à la précarité, au chômage, que représente le plus grand bidonville de l'île, Kaweni, surnommé Gaza. À peine débarquée et mourante, une jeune mère confie son fils Moïse à une infirmière. Marie, stérile, élève cet enfant. Mais Marie meurt l'année des quinze ans de Moïse. Perdu, à la recherche de ses racines, Moïse rejoint Gaza où s'entassent trois mille mineurs isolés, livrés à eux-mêmes et sur lesquels règne Ismaël, dit Bruce, dit Batman, qui accueille Moïse « à la parole blanche ». Ismaël qui revendique sa négritude, sa condition de paria, de migrant, et impose avec force à Moïse de rejeter son héritage blanc, son métissage culturel. L'aide d'un jeune humanitaire, Stéphane, involontairement va mener cette confrontation sans issue à la tragédie.

Alexandre Zeff s'empare du roman de Nathacha Appanah avec une conviction chevillée au corps, l'importance de cette langue poétique capable d'exprimer la violence la plus noire, un engagement politique et social sans jamais verser dans le cliché ni le jugement. C'est d'ailleurs la force de cette mise en scène immersive de ne jamais prêter le flanc à la morale. Il n'y en a pas ici, il ne peut y en avoir. Seuls comptent les faits dans leur brutalité portée par un contexte complexe et singulier et terriblement, tristement d'actualité. Et que la mise en scène interroge, expose avec acuité. Mayotte au final n'est que la version exacerbée de ce qui se passe ici en Europe, un concentré de nos problématiques actuelles et l'abandon de notre humanité.

Alexandre Zeff signe donc une mise en scène où fusionnent avec maestria le verbe, le chant, la musique et la vidéo. Fusion oui, car tout s'interpénètre et se répond sans heurt aucun. Une mise en scène hybride mais pas chaotique, sans lourdeur, au centre de laquelle éclate la puissance, voire sa violence, du verbe poétique de Nathacha Appanah que portent haut et avec sensibilités les acteurs tout autant immergés dans ce texte brûlant et explosif, projetés dans une mise en scène qui les transcende. Vidéo, musique, chant, c'est une mise en abyme vertigineuse du récit, comme exacerbé, soudain dilaté. Les percussions insensées et rageuses de Yuko Oshima, en direct, ponctuent par la transe cette tragédie contemporaine. Transe qui un instant traversera Moïse. Et pour exprimer davantage encore cette atmosphère délétère, une bande son qui étire et menace. Parfois le réel entre par effraction dans cette fiction, Kaweni filmé dans sa sordide réalité, comme pour ne pas détacher tout à fait le récit de sa source et donner à la scénographie, un cabanon entouré de terre, d'eau, d'ordures, résumé cinglant de Mayotte, une matérialité tangible. C'est d'ailleurs une des forces de cette mise en scène de ne pas céder au tout virtuel mais d'insérer chaque élément, même les plus abstraits, avec précision et justesse, au cœur d'une réalité exprimée par ce texte. Précision que l'on retrouve dans la direction d'acteurs au centre de ce dispositif, de cette mise en scène qui les exhausse, certains « effets », certaines images, n'étant qu'une extension de leur personnage, de leur vérité, de leur non-dit, de leur rêve, de leurs échecs. Mais ils donnent sans barguigner leur poids de chair et de souffrance, d'impuissance. Sans pathos, rien qu'une troublante vérité, jusque dans sa violence, puisée dans ce texte dont ils expriment le suc et la poésie à pleines dents.

Denis Sanglard

Théâtre du blog

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Posté dans 20 janvier, 2021 dans [actualités](#).

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Une mise scène, avec un beau souffle tendu et une direction d'acteurs à la rigueur lumineuse, d'une situation sociale dégradée. L'autrice a découvert, lors d'un séjour à Mayotte, la tragédie d'une jeunesse à la dérive. Un paysage de carte postale, avec «son lagon le plus beau du monde», mais aussi le département français le plus pauvre... Tous les ans, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster, avant de faire l'expérience du chômage et d'être à la dérive, sans-papiers et délinquants.

Déplacement des populations, écologie, identité: les problèmes du monde semblent concentrés à Mayotte. Trois mille mineurs vivent dans le bidonville de Koweni, surnommé Gaza: «C'est un no man's land où des bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza, c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza, c'est la France», dit Olivier, le policier. Comme nombre de migrants qui tentent la traversée depuis les îles des Comores, le nouveau-né Moïse arrive en kwassa-kwassa: une petite barque, dans les bras de sa mère qui le donne à Marie, infirmière de la métropole, souffrant de ne pouvoir donner naissance à un enfant.

Moïse, le protagoniste et narrateur -et les autres personnages commentent à leur tour leur situation- raconte ses origines que lui a transmises sa mère adoptive qui lui offre une vie protégée jusqu'à l'adolescence, l'élevant comme un « Blanc », lui lisant *L'Enfant et la Rivière* d'Henri Bosco. Et il a nommé son chien: Bosco. Mais cette mère meurt brutalement d'un accident cardio-vasculaire...

Livré à lui-même, l'adolescent rejoint Gaza où vit un mauvais sujet, Bruce, qui s'autoproclame «Roi de Gaza», auprès d'une micro-société d'adolescents livrés à eux-mêmes, soumettant chacun en exerçant une force brutale: humiliation, rivalité physique et concurrence morale pour asseoir une prétendue autorité. Heureusement, aux côtés de Moïse, Olivier et un humanitaire, Stéphane, vont essayer de gérer, autant que faire se peut, l'histoire sombre et hautement risquée de cet enfant malmené.

Qu'on soit en Europe ou en Outre-Mer, la violence est identifiable. «Il y avait, écrit Jean-Marie Gustave Le Clézio, dans *Journal de l'An I, Quatre-vingt-treize, Le Roman de l'Europe*, des flambées de violences inouïes, je ne peux pas oublier cela, dans les rues, des voitures incendiées, des slogans affreux et racistes barbouillés sur les murs, des idées ignobles qui couraient comme un feu sous la cendre. »

Tropique de la violence saute à la figure du spectateur, comme Bruce, le « mauvais » sujet, à celle de Moïse. Une polyphonie scénique créée par un concepteur inventif, au croisement d'un thriller et de la tragédie documentaire où le théâtre est associé à la danse, à la musique sur scène, à la vidéo, pour transcender la brutalité. Un engagement poétique et politique qui donne à voir... ce qu'on refuse de voir- une démarche transdisciplinaire qui brise les frontières entre les arts – une création «métisse».

Aussi, métaphore de la démarche scénique, la brutalité du viol d'«un plus fort», le mauvais Bruce, sur «un plus faible»: l'innocent Moïse, est donnée à voir en filigrane, filtrée et devinée, tout autant balancée « trash » aux spectateurs et qui ne saurait se parer d'un voile de pudeur. L'installation plastique offre images et vidéo projetées sur des parois transparentes de tulle noir, avec un jeu sur la profondeur des perspectives, sur un imaginaire en va-et-vient, de la réalité au rêve.

D'abord, une séquence documentaire: sur un tulle à l'avant-scène, de jeunes Comoriens qui espèrent rejoindre Mayotte où l'on découvre, en pleine nuit, le visage de la mère biologique de Moïse sur une kwassa-kwassa, au milieu de l'océan. Puis, entre autres, est projetée aussi une séquence où Olivier œuvre sur Mayotte aujourd'hui : des enfants courent en pagaïe, pris en charge par des animateurs, des travailleurs sociaux et des instituteurs trop peu nombreux.

Sur le plateau, une terre rouge volcanique que borde une étendue aquatique -l'île au milieu de la mer- une cabine individuelle un peu plus grande, un élément scénographique familier à Alexandre Zeff. Soit la cellule de rétention dans un commissariat ou une prison où gît Moïse dont l'histoire est racontée à rebours. L'espace se transforme, selon les scènes, en conteneur où règne le malfrat Bruce. Il y danse,

et prépare du «bon chimique» pour obtenir l'état d'un « no past, no future, happiness », avant que ne se profile le dénouement énigmatique de l'aventure cruelle de Moïse.

Sur les écrans de tulle, sont projetées des images atmosphériques, démultipliant partout celles de Bruce, l'anti-héros- des moments de peur et de terreur. Ainsi, l'épouvante encore d'une scène où Bruce se saisit d'un coupe-coupe descendu des cintres, pour entailler le visage de Moïse. Les situations d'horreur sont contrebalancées par les apparitions sur le plateau, comme à l'écran, du fantôme de la douce Marie chantant des comptines mahoraises ou comoriennes, ou le ballet vidéo d'une faune et d'une flore marines transparentes et colorées sur le quatrième mur.

Le spectacle trouve son incarnation grâce à la qualité des interprètes et à la composition musicale électronique écrite au synthétiseur modulaire mais aussi instrumentale, interprétée par un claviériste au synthétiseur et par Yuko Oshima, une batteuse-percussionniste jouant, avec fougue et colère, jazz contemporain et musique improvisée.

Résonne alors une musique furieuse et rythmée coupant court à la respiration paisible. La batteuse-percussionniste donne ainsi un souffle puissant à la représentation, livrant sa livre de courroux: déchaînement, intensité, virulence, ardeur frénétique et impétueuse. La violence musicale brise les résistances, infligeant une terreur magistrale au public tétanisé -force précieuse d'une jeunesse non écoutée, luttant contre l'ennui et la solitude avec une énergie secrète recélée.

Une magnifique distribution chorale avec des interprètes talentueux: Mia Delmaë, musicienne et compositrice, chante sur le plateau et incarne Marie, la mère, fantôme et vivante. Thomas Durand, fidèle au théâtre d'Alexandre Zeff, joue Stéphane, l'humanitaire, articulant avec brio ses doutes et convictions. Mexianu Medenou prend plaisir à interpréter Bruce, le Bruce Wayne de Batman, se moquant et menaçant... Un dangereux cynique, maître de son corps dansant. Alexis Tieno joue Moïse avec cran, dessinant la chorégraphie de sa danse contemporaine. Koffi Kwahulé interprète Olivier, le policier, un honnête homme lucide, mesuré et raisonnant. Un spectacle puissant de par l'expression et le sens dont les fils habiles de manipulation sont tenus serrés.

Véronique Hotte



Théâtre du blog

Tropique de la violence, de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Posté dans 19 septembre, 2021 dans actualités.

Tropique de la violence, de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff

Toutes les ressources du spectacle sont là : rideau rouge, succession d'écrans de tulle avec projections surdimensionnées se heurtant à la petite silhouette du comédien, percussions et batterie en direct, danse, musique à fond, jeux d'eau... Avec ça, un texte rythmé, slamé... Et une histoire, semblable à des milliers d'autres (La plus grande maternité de France se trouve à Mayotte), celle du bien nommé Moïse, abandonné, donné par sa mère, une immigrée clandestine venue chercher en ce département français un endroit où le faire naître, en espérant pour lui un destin meilleur.

Mais le destin ne se laisse pas apprivoiser si facilement. Moïse perd sa deuxième mère, l'assistante sociale blanche qui l'a reçu dans ses bras et se retrouve en ville, à « Gaza » – un surnom qui en dit long – le quartier de « mineurs isolés », sous la coupe d'un dénommé Bruce, roi autoproclamé de cette micro-société d'adolescents livrés à eux-mêmes. C'est trop de misère, de violence ?

C'est trop ? Trop de sons, de couleurs et d'effets ? Eh ! Bien, non. Cet excès, ces débordements spectaculaires traduisent d'abord les émotions ressenties par Alexandre Zeff à la lecture du roman. Comment ne pas être enthousiaste – littéralement, « habité par le divin » – : « *la beauté de l'écriture avait transcendé cette histoire, inspirée de notre effroyable réalité, en un oratorio étourdissant et lumineux* » ? Et aussi la beauté due à ceux dont il raconte l'histoire.

Les acteurs sont beaux et dansent, luisants d'eau qui, sur scène, ne se réduit pas un effet même si elle permet des effets très spectaculaires. Elle est l'élément même du drame : passer l'eau, par centaines, pour tenter d'aller chercher la protection du département français, passer des Comores à Mayotte, c'est vital et souvent mortel. Les « kwassas »-de petites barques- s'échouent et font naufrage ou arrivent sur une île qui les refuse. On entend les : « quoi ça ? » Même question sans réponse des migrants de la Méditerranée ou de la Manche.

C'est aussi la question de l'esthétique choisie : c'est quoi ça ? Faire de belles images avec la plus grande misère ? La passion, l'engagement sincère d'Alexandre Zeff pulvérisent l'objection. C'est le retournement du spectaculaire. Fait pour masquer la vérité des injustices du monde, pour transformer le drame en divertissement, il produit ici tout autre chose : il démasque, fait apparaître la beauté réelle, possible, gâchée de tous ces êtres broyés par les conditions socio-politiques qui s'imposent à eux.

Nous ne serons pas forcément d'accord avec Alexandre Zeff quand il parle de son travail comme d'une forme « métissée », en faisant référence aux cultures créoles. Ce sont tout simplement les formes du grand spectacle mais ce théâtre « à l'ancienne », il l'a réalisé avec un soin parfait, né du respect du public et aussi de sa conviction. Sans oublier sa gratitude envers Nathacha Appanah dont il pense avoir su garder la musique et le lyrisme.

Et les intentions que l'on pourrait qualifier de « morales » font la qualité de ce spectacle. Mais dans *Tropique de la violence* elles n'ont rien d'une « valeur ajoutée » qui excuserait une certaine paresse artistique et sont le moteur même de la réalisation. Beau travail, et du cœur à l'ouvrage. Respect, comme disent les jeunes, le vrai public de ce théâtre.

Christine Friedel



Bienvenue dans le plus grand bidonville de France

Dans un décor et sur une scène semée de chausse-trapes qui représentent un danger permanent pour les acteurs, Alexandre Zeff adapte et met en scène "Tropique de la Violence", le roman de l'auteure mauricienne Natacha Appanah. Un roman âpre qui devient ici une pièce qui cogne où les images filmées et le spectacle vivant surgissent comme les rêves d'une réalité fantasmée.

Nous avons eu la chance de voir ce spectacle essentiel et magnifique dans une représentation destinée aux professionnels, nous espérons que dans un avenir proche, un public plus large le découvrira à son tour lors des représentations prévues en 2021.

Mayotte. Le département français le plus pauvre et pourtant pour des centaines de migrants l'île de tous les espoirs. Chaque année, venus des Comores, ils tentent le voyage et risquent leur vie dans l'espoir d'une vie meilleure. Renvoyée dans son pays d'origine, la mère de Moïse abandonne son nourrisson sur l'île afin qu'il y trouve la chance d'une vie meilleure. Recueilli par une femme qui l'adopte, l'enfant noir, au regard étrange – car doté d'un oeil noir et d'un oeil vert- grandit dans le milieu blanc de l'île. Tombé dans les filets de Bruce, un jeune caïd qui règne, dans un quartier auquel on a donné le nom de Gaza, sur une bande d'adolescents livrés à eux-mêmes, Moïse se retrouve confronté à la violence totale de Bruce et de sa bande qui le renvoient à la couleur de sa peau et à ses origines...

Peau noire et paroles blanches

Dès le début de la pièce, Alexandre Zeff nous plonge dans un univers où le regard se perd à la recherche de ce qui surgit du noir de la scène. Sous l'apparence de l'unité, les lieux enchâssés les uns dans les autres surgissent dans l'ombre ou dans la lumière des projecteurs à des endroits où on ne s'attend guère à les voir. L'eau à peine visible sur le plateau entoure un espace qui représente la terre de l'île. Une terre qui peut s'ouvrir sous les pieds, une eau qui peut engloutir les corps. Mayotte, c'est la France, mais ici, les noyés du lagon qui ont essayé d'aborder sur l'île, continuent de crier jusqu'à rendre fou, ici les fleurs et la nature luxuriante semblent gorgées de leur sang .

Brisant les frontières entre les arts, Alexandre Zeff propose une mise en scène qui fait appel à la musique, à la danse et à une lumière qui découpe ou cache les corps. Il crée un espace d'une nature nouvelle pour le spectacle vivant où surgissant de la nuit noire du plateau, les mots s'accrochent et ouvrent de nouveaux sens. Les silhouettes, telles des fantômes, se découpent cernées parfois de bleu ou de rouge. Multipliant la présence des acteurs sur la scène, les images projetées sur des tulle noirs avec des profondeurs de champs divers, rendent l'espace mouvant et incertain.

Jouée en *live* la musique- jouée par la batteuse et percussionniste Yuko Oshima et un claviériste au synthétiseur – devient un personnage à part entière. Surgissant de la nuit, les musiciens sont les fantômes de cette histoire où morts et vivants vivent côte à côte. Loin de jouer sur la superposition, les images, le corps maquillé des acteurs, le décor sur la scène finissent par se confondre dans un va et vient qui unit virtualité et réalité. Pour les spectateurs que nous sommes, elles jouent un rôle hypnotique où sont lâchés les repères traditionnels pour nous transporter dans des lieux qui ont à voir avec le rêve ou le surnaturel.

Pourtant si la mise en scène d'Alexandre Zeff, la scénographie et les lumières de Benjamin Gabrié, la musique de Yuko Oshima et de ses musiciens constituent un écrin précieux à l'esthétique de ce spectacle, il faut avant tout souligner le jeu des acteurs.

Le magnifique duo constitué par Mexianu Medenou (Bruce) et d' Alexis Tieno (Moïse) joue sur un engagement total à la fois physique et psychologique qui, dans un crescendo tragique souligne les désespoirs et les rêves avortés. Comme un contrepoint, Marie, la mère adoptive de Moïse (Mia Delmaë), Stéphane (Thomas Durand), un enseignant métropolitain et Olivier (Hassane Timbo), un policier local sont les révélateurs de l'impuissance des familles et des essais infructueux des politiques sociales qui tentent de trouver des solutions au désespoir.

Au-delà de l'esthétique originale et magnifique de ce spectacle, comme il l'a fait dans ses mises en scène précédentes autour des oeuvres de Koffi Kwahulé, Alexandre Zeff donne la parole aux laissés pour compte et aux oubliés de l'Histoire et nous laisse face à la béance du gouffre de nos égoïsmes et à l'ultra-violence de nos sociétés.

Dany Toubiana

Toute La Culture.

Adaptée du roman de Nathacha Appanah Tropique de la violence, la pièce de Alexandre Zeff sublime cette violence insupportable mais pourtant ignorée qui malmène une jeunesse perdue au cœur de Kaweni, ce Gaza français sur l'île de Mayotte.

« La création n'a de sens pour moi que si elle se met au service de la lutte contre les injustices » écrit Alexandre Zeff. Evidemment, la pandémie de Covid-19 ne saurait entraver ce désir de conscientiser les spectateurs à des questions sociétales. Au contraire, elle aura révélé la gravité de ces problématiques. Il n'est donc pas étonnant qu'Alexandre Zeff ait choisi d'assurer des représentations pour les professionnels, afin que le message perdure malgré la fermeture des lieux culturels.

Histoire d'une violence structurelle

Les quelques lumières rouges qui éclairent la salle commencent à faiblir jusqu'à disparaître, laissant le noir s'emparer de toute la pièce. Voici Mayotte, l'île oubliée où la pauvreté côtoie la délinquance, sorte de boîte de pandore où tous les maux de l'humanité auraient été cachés. C'est l'histoire de Moïse, sûrement l'histoire de bien d'autres jeunes, que l'on découvre. Arrivé ici dans les bras trop frêles de sa mère biologique, Moïse sera confié à Marie, une infirmière qui ne peut pas avoir d'enfant. Mais l'année de ses quinze ans, Marie décède subitement. Moïse la cicatrice, comme il sera appelé désormais, rejoint l'enfer du bidonville de Kaweni, surnommé Gaza par les locaux. Dans cet endroit mortifère c'est Bruce qui gouverne. Mais Moïse parle comme un blanc, s'habille comme un blanc, a un chien comme un blanc. Bruce, lui, revendique son identité de noir immigré et réprouvé. L'insouciance de Moïse est intolérable pour Bruce qui rivalisera de violence pour l'annihiler.

Dans cette création hybride de Alexandre Zeff, la violence transcende la scène. Elle est dans la musique, dans le chant, sur les écrans et dans cette eau qui submerge l'espace et qui semble couler inlassablement, empêchant les personnages de s'évader de l'île maudite. C'est une violence qui s'entend dans les paroles crues et agressives de Bruce, dans l'assourdissement musical des percussions, dans les chants mélancoliques de Marie, qui se goûte dans les joints empoisonnés que Bruce fait fumer à Moïse, qui se voit dans les danses éperdues des protagonistes. La solitude et l'abandon ont laissé derrière eux l'humanité : ce n'est plus qu'une cabane délabrée au milieu d'ordures flottantes. Et Alexandre Zeff nous projette dans la réalité glaçante de Kaweni quand des archives sont projetées à l'écran au rythme terrible des percussions menaçantes.

Une mise en abyme qui résonne comme un cri d'alerte

Mais ce n'est peut-être pas cette réalité qui est la plus douloureuse. Car quand Bruce interpelle justement les journalistes qui viennent voir la misère de ce nouveau Gaza comme s'ils venaient voir un film, les spectateurs réalisent qu'ils participent à cette sordide réalité. Les performances phénoménales de Mexianu Medenou (Bruce) et Alexis Tieno (Moïse) absorbent le spectateur dans ce récit haletant d'où il ne peut s'échapper. Mise en abyme à la fois splendide et terrifiante, le spectateur est coincé dans cet univers terrible où il est forcé d'assister impuissant à la violence qui éclate devant lui. Et ce sont les percussions de la musicienne Yuko Oshima, qui apparaît dans un hâle rouge au dessus de la scène, qui semblent condamner cet immobilisme coupable d'une France aveugle par choix.

« Avec mon équipe, nous souhaitons plonger le public dans un état hypnagogique où les barrières de la conscience tombent afin d'atteindre le spectateur là où il ne l'est pas habituellement. Nous souhaitons ainsi créer un choc esthétique d'une nouvelle nature. » explique Alexandre Zeff à propos de *Tropique de la violence*. Il est évident que le pari est réussi. Le metteur en scène ne tombe jamais dans le tragique facile mais joue au contraire sur une ambivalence nécessaire pour que la pièce reste digeste. Le personnage de Bruce par exemple, à la fois admirateur de Batman et véritable monstre d'insensibilité. La complexité des personnages permet d'aller au-delà de la réflexion manichéenne du bien et du mal. : c'est la réalité nue qui saute à la gorge du spectateur et qui le force à ouvrir les yeux.

Salomé Vallot

Toute La Culture.

Adaptateur à la scène de l'auteur ivoirien Koffi Kwahulé, c'est désormais vers Nathacha Appanah et son Tropique de la Violence que Alexandre Zeff se tourne. Un texte riche, précis, violent et poétique, qu'il met en scène au Théâtre de la Cité internationale.

L'ambiguïté d'une île

Éminemment conscient des inégalités de nos sociétés mondialisées, Alexandre Zeff n'a de cesse, dans ses choix d'adaptation comme dans ses ateliers d'action culturelle, de rendre la parole à celles et ceux que l'on n'entend pas. C'est désormais, grâce à la découverte du merveilleux roman de Nathacha Appanah *Tropique de la violence*, vers Mayotte qu'il se tourne.

Mayotte, c'est un drôle de territoire : une île française, à la violence âpre, qui semble échapper à ce qui nous paraît la loi commune. Le territoire le plus pauvre de France. Mais aussi une terre promise pour les habitants des terres voisines : l'espoir pour les enfants d'y obtenir un passeport français. C'est ainsi que Moïse, arrivé sur un kwassa-kwassa, un canot de fortune, est adopté par Marie, une infirmière blanche. Élevé comme un enfant blanc, il rêve des gangs qui dominent « Gaza », le bidonville le plus dur de Mayotte. Aussi se laisse-t-il happer par « Bruce », caïd qui doit son nom à sa passion pour Batman.

Mettre en scène la violence

Viols, meurtres... Le pari d'Alexandre Zeff était de rendre compte de la violence du roman et il y est parfaitement arrivé. Une musique syncopée, une lumière rouge hallucinogène, des acteurs imposants et, surtout, un jeu sur les espaces et les échelles qui rendent palpables les terribles rapports de force. Ainsi en est-il de ce moment où le visage de Bruce (époustouffant Mexianu Medenou), projeté face au spectateur, toise de ses bons trois mètres de haut le pauvre Moïse, joué par un Alexis Tieno extraordinairement touchant.

La violence et la haine. C'est bien ce couple magique qui est sur tous les visages et qui corrompt les murs même de la salle du TCI. Aussi faut-il ici rendre justice, outre le talent d'Alexandre Zeff, à celui de ses acolytes Benjamin Gabrié (scénographe) et Muriel Habrard (vidéaste), qui servent le propos avec passion. Véritable travail d'équipe, la pièce nous embarque en quelques secondes pour un dangereux périple vers cette île maudite.

Un week-end africain

Passionné d'Afrique, Alexandre Zeff avait auparavant adapté *Jaz* et (2018) et *Big shot* (2016), de Koffi Kwahulé. Des mises en scène qui, comme *Tropique de la violence*, accordaient une large place à la scénographie, mais aussi au son et la musique. Aussi les représentations de cette semaine annoncent-elles la huitième édition du colloque « Esthétique(s) jazz : la scène et les images », organisé par l'université de la Sorbonne nouvelle et consacré cette année à Manu Dibango.

Intitulé « Les Afriques du jazz », le colloque réunira les 17 et 18 septembre des universitaires comme Sylvie Chalaye, qui en est l'instigatrice, mais aussi des artistes comme Damien Barcelona. Outre une « Table de dissection » où Alexandre Zeff échangera avec Mohamed Kacimi et Gabriel Garran (le 18 septembre à 11h45) et des tables rondes, le TCI accueillera une « table de visionnage » de Congo jazz et un hommage à Manu Dibango alternant concerts, lectures, films et témoignages...



THÉÂTRE

TROPIQUE DE LA VIOLENCE. ROUGE EST TA COULEUR, MAYOTTE.

19 JANVIER 2021

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Un lyrisme à fleur de peau et un chant amer caractérisent ce beau spectacle sur un coin de France oublié de la métropole où il ne fait pas vraiment bon vivre...

La nuit. La mer au milieu des ténèbres. Une femme dont l'image, immense, envahit tout l'espace de la scène berce un bébé. Elle est partie des Comores sur une embarcation de fortune, une barque de pêche, pour franchir clandestinement les soixante-dix kilomètres qui la séparent de Mayotte. Une île posée au milieu de l'océan Indien où 48 % des 256 000 habitants sont des étrangers, la moitié sans papiers. Comme les 25 à 30 000 autres qui s'embarquent chaque année sur les kwassa-kwassa, la jeune mère tente d'échapper à la misère, espérant un ailleurs forcément plus riant. Mais pour la majorité d'entre eux, quand ils ont échappé à la mort sur la mer, ne reste au bout du chemin que la reconduite à la frontière. De son séjour à Mayotte, la journaliste et romancière Nathacha Appanah, Mauricienne d'origine vivant en France métropolitaine, tire une fiction inspirée par sa découverte d'une jeunesse à la dérive.

L'enfant sauvé des eaux

La femme sur la mer immense donne son enfant pour tenter de le préserver. Marie une infirmière venue de métropole, est stérile. Elle accueille l'enfant pour le faire sien, couleurs de peaux mêlées dans cette famille d'adoption. Elle le nommera Moïse, cet enfant apporté par les eaux qu'elle élèvera seule jusqu'à ce qu'un accident cérébral la terrasse et livre l'enfant, devenu adolescent, à lui-même. Il ne reste plus à Moïse, comme des milliers d'immigrés – 84 % de la population vit à Mayotte sous le seuil de pauvreté – qu'à trouver refuge dans le bidonville de Kaweni, un parmi d'autres, un monde de déchets pour des laissés pour compte, où règne la débrouille, la drogue et la violence des gangs, un horizon sans horizon. Moïse est « adopté » par Bruce – en référence à Batman dans lequel il se projette – le chef de gang qui règne sur « Gaza » ainsi qu'on nomme le bidonville.

Noir et blanc

Dans ce petit coin de métropole que la mémoire fait ressurgir comme un paradis tropical où explosent des fleurs aux éclatantes couleurs, baigné dans les essences odorantes de vanille, de cannellier, de giroflier et de muscade, au milieu d'un lagon turquoise et translucide, l'enfer est le quotidien, un univers de tôle sous les cocotiers, encombré de vieux pneus de voiture, de débris de portières et de pare-chocs démantibulés. C'est la France sans la France, un *no-man's land* qui s'enfonce peu à peu dans les eaux. Une poubelle pour noirs à la frange du monde, « sans lumière, où les songes et les rêves n'existent plus. » Moïse, l'enfant noir, y cherche ses racines, sa couleur de peau, sa manière de bouger, l'odeur de sueur des siens, la chaleur des familles. Mais élevé comme un blanc, il a le cerveau d'un blanc dans un corps de noir. Entre deux mondes, il ne trouve pas sa place et son amitié pour un humanitaire pacifiste, égaré volontaire dans cette misère pas chic, dans cette destination hors des circuits convenus de l'aide internationale, le conduira au drame.

Une histoire à rebours

Comme une série de plans-séquences, l'origine de Moïse une fois posée, l'histoire se construit en une suite de flash-backs qui nous montrent le jeune homme dans sa prison avant de remonter le temps pour apprendre la nature de son crime et les raisons qui l'ont conduit à l'accomplir. On oscille du monde du bidonville, où Bruce étale son statut de roi en fauteuil Voltaire et en velours rouge dans une île qui se fissure, se fragmente et part par morceaux, jusqu'à la cellule de la prison de Moïse où le veille un gardien bienveillant, héritier de la tradition ancienne de l'île et aux rencontres de Moïse avec Stéphane, l'humanitaire qui l'isole de la cruauté du bidonville et cherche à préserver en lui la part de culture et d'humanité héritée de sa mère d'adoption. Les niveaux se superposent, les histoires se croisent, créant comme un bain dans lequel le spectateur est immergé.

Entre théâtre, musique, danse et vidéo

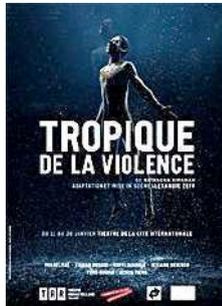
A la multiplicité des lieux qui sont autant de localisations mentales répond l'éclatement du genre du théâtre *stricto sensu*. La relation qui s'instaure entre les séquences vidéo qui occupent tout le devant de la scène avec leurs gros plans et avec lesquelles dialoguent les personnages s'accompagne d'une musique *live*, qui est comme la pulsation du cœur et des passions qui animent les personnages. La percussionniste et compositrice Yuko Oshima emprunte au slam comme au rock, au rap ou comme au groove pour faire cracher les mots, les extirper de leur gangue sécurisante et en extraire la charge de violence et d'affect. Obsédantes, les percussions escortent l'action comme elles caractérisent l'identité africaine, indissolublement liée au rythme. Elle marque les corps et leurs déplacements, et fait du mouvement une chorégraphie qui imprègne tout le spectacle

Un oratorio au rythme de l'eau

L'eau y est omniprésente, mer hostile qu'affrontent les immigrants, fange dans laquelle pataugent les habitants du bidonville mais aussi barrière infranchissable qui isole Mayotte du reste du monde, confinant les personnages dans un huis clos sans issue et pluie ininterrompue qui noie sous son rideau de larmes et d'oubli la tragédie qui s'y joue. Y errent des fantômes apportant des paroles oubliées, chansons sans âge, souvenirs de temps heureux ou de mémoires enfouies, réminiscences d'un ailleurs là où tout n'est que ténèbres. Dans cette pulsation intime qu'on ne peut séparer de la musique et de la danse, le texte échappe aux règles du dialogue de théâtre, étrange mélodie, récitatif hypnotique dont le lyrisme versifié saisit le spectateur. Au milieu de ces gens nés au mauvais endroit au mauvais moment, dans cet univers crépusculaire et sanglant de l'exil et du désespoir s'épanouissent aussi des fleurs rouge sang, des baobabs nourriciers et protecteurs, Edouard Glissant et Aimé Césaire : « Il n'est poudre de pigment / ni myrrhe / odeur pensive ni délectation / mais fleur de sang à fleur de peau / carte de sang carte du sang / à vif à sueur de peau / ni arbre coupé à blanc estoc / mais sang qui monte dans l'arbre de chair / à crans de crimes » (Aimé Césaire, *Ferrements*). « Sometimes I feel like a motherless child », lui répond en voix off le spectacle...

Sarah Franck

TROPIQUE DE LA VIOLENCE
Théâtre de la Cité Internationale (Paris) janvier 2021



Comédie dramatique de **Natacha Appanah**, adaptation et mise en scène de **Alexandre Zeff**, avec **Mia Delamè, Thomas Durand, Mexianu, Medenou, Amexis Tieno, Assane Timbo** et la musicienne **Yuko Oshima**.

Avec "*Tropique de la violence*", l'écrivaine mauricienne **Natacha Appanah** a décrit sans complaisance le "plus grand bidonville de France", Kaweni, surnommé Gaza, qui ne se trouve ni en métropole ni en Palestine, mais à Mayotte, dans l'océan indien.

Son grand succès lui a valu d'être adaptée en bande dessinée, puis en film par Manuel Schapira en 2020. C'est donc fort logiquement qu'Alexandre Zeff a eu aussi envie d'en donner une version scénique.

Tout ici est noir, commence dans le noir et se prolonge dans la pénombre, une pénombre pervertie par des flashes de lumière aux endroits les plus inattendus de la scène ou de la salle où apparaissent les protagonistes généralement pour de longs monologues.

"Tropique de la violence", c'est une plongée dans un résidu colonial français oublié. Alors que la France donnait l'indépendance aux Comores, une des îles de l'archipel, Mayotte aspira à rester dans le giron de la République. Contre la doctrine de l'Onu, qui n'accepte pas la décolonisation par parties, la France fit de Mayotte, un département français.

Et ce qui arriva est fort logique : les autres Comoriens, forcément plus pauvres, ont été attirés par Mayotte. Devenus des migrants, ils sont venus dans l'île s'entasser dans le bidonville de Gaza.

C'est l'histoire de Moïse (**Alexis Tieno**), arrivé clandestinement bébé et confié par sa mère biologique à Marie (**Mia Delmaë**), une infirmière blanche sans enfant. Quand celle-ci meure, Moïse a quinze ans et décide de partir pour Gaza. Pur produit de la société coloniale blanche, Moïse va y découvrir ses racines et surtout faire face à la violence incarnée par Bruce (**Mexianu Medenou**), l'homme fort du bidonville qui revendique sa peau noire et son statut d'immigré.

Outre Marie, deux autres témoins, Stéphane (**Thomas Durand**), un éducateur, et Olivier (**Assane Timbo**), un policier, raconteront le destin hors du commun de Moïse pénétrant le cœur obscur de Mayotte, soumis à l'horreur et à la mort.

Soumis d'abord à une violence partout présente. Une violence que l'on retrouve dans le discours véhément de Bruce, dans la musique métallique des percussions que fait entendre la musicienne (**Yuko Oshima**), sur les écrans vidéo utilisés pour faire surgir de menaçants éclats de lumière ou pour montrer des images réelles de Gaza-Kaweni, sur la scène où les acteurs sont condamnés à patauger constamment dans une eau stagnante.

Alexandre Zeff déploie un dispositif polyphonique. On crie, on chante, on danse, on hurle, on se bat. Le chaos n'est pas loin et l'affrontement entre Bruce et Moïse n'est qu'un acte de plus qui annonce pour le futur une inexorable éruption de ce volcan presque réveillé...

"Tropique de la violence" est un constat transcédé par l'écriture de Natacha Appanah et relayé ici par la vision très sombre d'Alexandre Zeff. Certains refuseront son manichéisme, d'autres, au contraire, y verront la fidèle retranscription d'un univers impitoyable, d'un monde où la colère annonce le pire. On ne tranchera pas.



Publié le 30 janvier 2021 | Par Laurent Scheiner

En adaptant *Tropique de la violence* au théâtre, Alexandre Zeff a conçu un spectacle qui s'associe complètement à l'œuvre tant le réalisme dépeint nous transporte dans ce département d'Outre-Mer oublié de la Métropole. Ce spectacle fort et intense nous présente une société miséreuse en pleine décomposition avec des accents de poésie qui se traduisent dans une détresse incommensurable.



Le point de départ pose le décor d'une île soumise aux aléas de la misère. Des milliers de migrants débarquent sur l'île pour se faire soigner, ou enfanter pour certaines femmes. Mais il arrive que la pauvreté soit telle que certaines femmes n'hésitent pas à donner et à abandonner leur progéniture en espérant un meilleur avenir pour elle. C'est cette histoire que nous conte Natacha Appanah où Moïse, nourrisson arrive à Mayotte avec sa mère en kwassa (petite embarcation légère). Celle-ci confie son enfant à une infirmière Marie, fraîchement arrivée de la Métropole. Marie, qui est stérile, accepte d'élever Moïse. Mais à l'âge de 15 ans, Moïse découvre le corps inanimé de Marie, victime d'un accident cérébral. Livré à lui-même, Moïse rejoint le bidonville de Gaza. Dans ce camp à ciel ouvert, la violence, fille de la misère, est omniprésente. La marginalité est devenue le lieu commun et la violence un langage banal. Elle est le plus souvent le fait de petits caïds qui tentent de survivre malgré tout. Cette île, nichée dans l'Archipel des Comores, malgré les aides publiques, n'intéresse plus personne depuis longtemps. Sa société se meurt doucement dans l'indifférence générale. Le parcours de Moïse illustre cette situation de façon criante.

Natacha Appanah se livre à un état des lieux sans appel qui fait froid dans le dos. A ce titre, la mise en scène d'Alexandre Zeff est remarquable. Il a su retranscrire le climat de déliquescence de Mayotte avec à-propos. L'apport de la musique et des vidéos enserment l'histoire dans un ensemble très cohérent. Le rythme de la pièce, alerte, parachève un spectacle de qualité. Saluons les performances de ces comédiens qui enlèvent cette adaptation théâtrale avec brio, marquant ainsi de leur empreinte un spectacle qu'on ne peut rater !

Laurent Scheiner

Laurent Scheiner

Le roman *Tropique de la violence* est adapté au théâtre

Le metteur en scène Alexandre Zeff adapte au théâtre le célèbre roman évoquant Mayotte, *Tropique de la violence*, de Nathacha Appanah.

Depuis sa parution le 5 août 2016, le roman *Tropique de la violence* n'a cessé de faire parler de lui. Déjà, parce qu'il présente au monde une vision terrible d'une île rongée par les violences. Une île où l'enfance est livrée à elle-même, où la misère et l'errance se soustraient aux paysages de cartes postales... Mais au-delà des affres de ce territoire et de son fatalisme inhérent, Mayotte a bien plus à offrir qu'une violence infinie. C'est ce qu'Alexandre Zeff a su percevoir de l'île au lagon.

S'il raconte le parcours chaotique de ce jeune comorien de 15 ans seulement dans l'un des quartiers les plus difficiles qui soient, le metteur en scène enrobe la réalité douloureuse de l'île, sans jamais la masquer, mais en élargissant le prisme. Dans un mélange interdisciplinaire mêlant danse, musique et la diction de ces dialogues syncopés dont Nathacha Appanah a si bien la maîtrise dans son œuvre, Alexandre Zeff projette également des images d'une île magnifique, parmi les plus belles que l'on puisse imaginer...

Un recul sur cette violence bien ancrée et probablement difficile à imaginer pour les métropolitains. Qui s'insère à merveille avec une scénographie intense, dans un univers à la fois réaliste et fantasmé, tantôt dur et cru, tantôt poétique et entraînant... Une adaptation jugée réussie par les professionnels. Et qui aura réussi à éviter la critique récurrente portée au roman initial : l'omniprésence de ce prisme de la violence. Ou la perpétuation de l'image d'une île qui se définit par sa délinquance et ses dérives.

Bien sûr, il sera important de voir si le public mahorais verra en cette adaptation une réussite. Il s'agit après tout d'un point de vue métropolitain, basé sur le travail d'un autre auteur métropolitain. Qu'en sera-t-il de l'accueil local ? Est-ce là un sujet qui parlerait aux mahorais eux-mêmes ? Tout particulièrement décliné sous cette forme d'art théâtral si peu pratiquée sur l'île au lagon ? Cette réponse devra attendre que la crise sanitaire prenne fin. Le metteur en scène n'ayant pas exclu de donner des représentations à Mayotte. Et lorsque l'île comptera des structures adéquates permettant d'accueillir des représentations théâtrales. Il faudra donc probablement attendre encore un peu...



LE QUOTIDIEN D'UN PARISIEN – BLOG LIFESTYLE

“Tropique de la violence” au Théâtre de la Cité Internationale.

21 SEPTEMBRE 2021 / CÉDRIC CILIA /

“Bienvenue dans le plus grand bidonville de France”

Voici ce qui introduit ce spectacle puissant, présenté jusqu’au 24 septembre au théâtre de la Cité Internationale, Paris 14^e.

Alexandre Zeff, le metteur en scène, adapte le roman éponyme de Natacha Appanah. Il imagine une sorte de thriller cinématographique, de tragédie documentaire sur ce qu’on dénomme comme “le plus pauvre département Français” : Mayotte.

Derrière cette île aux paysages de carte-postale, le spectateur est, littéralement, plongé dans une réalité beaucoup moins paradisiaque... chômage, délinquance et chaos.

A travers plusieurs personnages, nous sommes témoins de la violence quotidienne et d’une certaine misère qui règnent sur l’île. Nous suivons, par exemple, le parcours de Moïse, un jeune garçon, abandonné petit par sa mère, qui se heurte à la violence d’une petite frappe régnant en maître sur le territoire.

Alexandre Zeff a, véritablement, voyagé à Mayotte et réalisé le constat désarmant d’une micro-société... complètement laissée à l’abandon et régie par la loi du plus fort. Par le biais de vidéos sur écran géant, sublimes d’une magnifique création lumière et sonore et d’une scénographie brute et ultra-réaliste, Alexandre Zeff nous invite à être les témoins du quotidien violent, que vivent les habitants de l’île.

La lutte contre les injustices, tel est le sens premier du travail d’Alexandre Zeff.

Tropique de la violence, **un documentaire théâtral percutant**

Le spectateur est happé par cette réalité brutale. Egalement, par l’authenticité du jeu de chacun de ses interprètes. Le metteur en scène nous touche en plein cœur. Alexandre Zeff réussit à atteindre la sensibilité de chacun en dressant un portrait social tristement réaliste de Mayotte au travers des histoires personnelles. Le spectateur en ressort nourri et bouleversé.

Une certaine poésie jaillit de la mise en scène et permet au spectateur de glisser, de manière fluide, dans l’univers violent de Mayotte.

En marge du spectacle, le spectateur est invité à découvrir l’exposition : “*Tropique de violence, carnets de créations*”.

Cédric Cilia



CRITIQUE

Tropique de la violence

14 SEPTEMBRE 2021

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog

Un véritable coup de poing !

En adaptant pour la scène le livre de Natacha Appanah décrivant une plongée dans l'enfer de la jeunesse mahoraise, Alexandre Zeff nous montre de façon on ne peut plus crue et sans concession aucune la réalité, la misère, l'abandon par les pouvoirs publics d'un département français.

Mayotte.

Le département français qui dégage le moins de richesses : PIB inférieur de 4 fois à celui du niveau national.

Le département français qui compte plus de 30 % de sa population active au chômage.

Le département français dans lequel le niveau de vie médian de ses habitants est 7 fois plus faible qu'au niveau national.

Le département français dans lequel seuls 32 % des plus de 15 ans sortent du système scolaire avec un diplôme qualifiant, contre 73 % en métropole...

Mayotte.

La France !

Moïse, peu après sa naissance, a été « donné » par sa maman mahoraise à une française blanche travaillant dans la maternité de Mamoudzou : ainsi, le petit aurait une vie assurément meilleure.

Pourtant, Moïse, quinze ans après, a déjà appuyé sur la détente, même doucement : il a tué. Il va nous dire, cet ado, pourquoi il est passé à l'acte.

Dans l'un des plus grands bidonvilles du monde, sur cette île dévastée par la misère, dans ce gigantesque dépotoir surnommé « Gaza », il a croisé la route du caïd en chef, Ismaël-Saïd, plus connu sous le pseudo de Bruce-Wayne. (Je ne vous dis pas pourquoi, même si les lecteurs des comics Marvel doivent s'en douter un peu...).

Dans un spectacle d'une beauté formelle sidérante, époustouflante, Alexandre Zeff met donc en images, en sons, en paroles, en chorégraphies, en vidéos, cette heure et vingt-cinq minutes.

Nous allons assister à un spectacle total.

En entrant dans la salle de la Coupole du TCI, le ton est donné. Une violente lumière rouge nous attend.

Sur le plateau, la scénographie est composée d'une cellule de prison, qui se transformera également en local d'une association humanitaire, ou le repaire du roi de la pègre locale. Cette cabane se trouve sur une sorte d'île au sein d'un bassin rempli d'eau. Les comédiens évolueront donc à la fois au sec et dans l'élément liquide.

Cette eau pas forcément purificatrice produira de grandes éclaboussures, accentuant les mouvements des comédiens.

Sur différents rideaux de tulle, de très belles images vidéo sont projetées. J'ai été fasciné bien souvent par ce monde à la fois si onirique qui nous est montré, et la réalité tellement crue
racontée.

Les comédiens ne vont pas nous laisser un seul instant de répit.

Mexianu Medenu dégage une impression de force brutale, presque bestiale, dans son rôle de caïd. Impitoyable, implacable, désespéré, sans aucune illusion.

Son personnage incarne le mal viscéral, ce mal généré par la situation sociale. Un type qui nous dit ce à quoi l'abandon d'une population peut conduire. Un type qui n'a plus aucune limite.

Le comédien est formidable, notamment dans une adresse au public, perché qu'il est au balcon.

Un grand rôle, et une épatante interprétation.

Alexis Tieno est Moïse.

Il parvient parfaitement à nous montrer la descente aux enfers de cet ado, qui ne peut pas s'extirper de cette gangue de détresse sociale.

Entre les deux, une scène insoutenable aura lieu. Une scène pourtant et hélas nécessaire, une scène difficile qui elle aussi nous décrit l'enfer.

Les autres comédiens sont eux aussi très investis et servent pleinement le propos. Assane Timbo campe de bien belle façon ce policier, fonctionnaire de notre République, qui va nous dire la réalité mahoraise, tiraillé qu'il est entre son devoir de réserve et son désespoir envers le quotidien de l'île.

Il faut noter la très belle voix de Mia Delmaë, dans le rôle de la « maman » de Moïse. Elle interprète des mélodies déchirantes, des plaintes sans espoir...

La mise en scène d'Alexandre Zeff relève du domaine de la chorégraphie, tant tout ceci est précis, millimétré, que ce soit en ce qui concerne les affrontements verbaux, physiques ou encore les moments dansés.

De la très belle ouvrage.

A la batterie, Damien Barcelona distille ses coups sur la caisse claire comme des coups de feu.

Les envolées percussives de sa batterie dépeignent elles aussi la sauvagerie ambiante. On aura donc compris que ce spectacle n'est pas de tout repos pour le spectateur. Il est de ceux dont il faut un moment pour se remettre.

On sort du TCI en étant secoué, bouleversé, indigné, choqué, mais en ayant pris de plein fouet les images et les sons de cette injustice dont souffre ce département français.

Le théâtre, c'est fait pour ça, aussi. Prendre conscience.

Yves Poey

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« TROPIQUE DE LA VIOLENCE » : HAPPY END ?



**TROPIQUE DE LA VIOLENCE – Alexandre Zef – Du 13 au 24 septembre 2021
au Théâtre de La Cité Internationale, Paris**

Le mot qui vient en sortant du spectacle, mis en scène par Alexandre Zef, « Tropic de la violence », est : différent. Différent de tout ce qu'on voit sur les scènes en ce moment à la fois dans sa forme et dans le fond...

Sur le fond d'abord, parce que le texte de Nathacha Appanah est proprement éclairant sur la situation à Mayotte. Il possède aussi une véritable poésie contemporaine avec un phrasé des comédiens, tous magnifiques, portés par la personnalité solaire et diabolique de Mexianu Medenou, ancien élève de l'école du TNS, qui incarne avec maestria Ismaël Saïd Brousse, le roi de Gaza, le nom d'un quartier de Mayotte dont il est question dans ce texte.

Parler des terres éloignées qui sont la France – et comme ne manque pas de le rappeler un joli panneau tricolore « et le restera toujours » – est assez rare et le faire pour décrire et dénoncer l'abandon dans lequel ils sont, notamment Mayotte dont l'autrice dit que tout est imaginé pour une population de 200 000 habitants mais qui en accueille le double – notamment venus des Comores voisines – clandestins, toutes laissées dans une pauvreté qui gangrène ce territoire, générant la violence et l'éclosion de personnages comme Ismaël qui règne en maître sur ce petit monde des bas-fonds.

Différent aussi dans la forme car Alexandre Zef utilise la grammaire de la mise en scène contemporaine mais pour y inclure des effets justes et nécessaires.

Un tulle à la face, souvent, c'est un frein à l'émotion, ça met une distance entre le spectateur et les comédiens. Là, c'est parfaitement justifié, car le metteur en scène et son scénographe Benjamin Gabrié, s'en servent pour créer un climat qui nous fait ressentir pleinement où se passe l'action. Cela crée l'empathie qui nous plonge littéralement au cœur de la situation décrite par l'autrice qui sait installer une situation qui oppresse et rend curieux.

Alexandre Zef ne se facilite pas la tâche par ailleurs puisque l'essentiel de l'action se passe dans l'eau. Il pleut même sur le plateau et ce n'est pas de trop, cela sert le jeu des comédiens qui sont engagés pleinement dans cette tragédie d'un territoire d'outre-mer.

Il y a crime.

Moïse, Momo, le petit noir adopté par les blancs tue son bourreau : est-ce un crime ? est-ce de la légitime défense ? L'aura du Roi de Gaza entraîne un risque de punition collective, mais finira-t-on pas liquider le coupable, Moïse ? « *Est-ce qu'on a une odeur particulière lorsqu'on est assassin* », demande Moïse ? Et le jeune homme, magnifiquement interprété aussi par Alexis Tieno songe dans sa prison et on entrevoit bien le décalage entre le puissant Ismaël et le faible Momo qui sera particulièrement humilié par ce personnage puissamment malsain...

Tous les outils à la disposition du metteur en scène sont utilisés et servent simplement une dramaturgie et le jeu des comédiens, jusqu'aux chants qui détachent l'attention de la dureté de la langue et de l'action...

Pourra-t-on résoudre la situation catastrophique avec « le Mouvement pour une Alternative non violente ? » ce Man saura-t-il faire cesser ces abus, cette misère qui sert bien des gens ? Nathacha Appanach tend des perches mais offre la fiction à une situation bien dramatique.

Un spectacle coup de poing comme il en faut pour prendre conscience du monde, de notre république et de ses territoires qui ne sont pas sous son nez mais qui imposent d'être d'autant plus présents en pensée et par l'action, ce que montre avec brio ce travail parfaitement maîtrisé par toute la compagnie de la Camera Oscura.

Emmanuel Serafini



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

TROPIQUE DE LA VIOLENCE

L'auteur du roman, Nathacha Appanah est mauricienne mais a séjourné à Mayotte. De là, elle a rapporté une vision de la violence qui règne sur l'île, notamment parmi la jeunesse.

C'est tout un pan de la mémoire et du présent de l'île qui va s'incarner sous nos yeux ... avec l'histoire de Moïse. Moïse, c'est cet enfant noir "volé" par une infirmière blanche et élevé par elle. Il est d'emblée en porte à faux. Devenu grand, il se révolte. Et il se révolte à la fois contre sa vie, la misère et ce caïd surtout, qu'il vient de tuer. Tout le spectacle sera un long flash-back sur ce qui a amené Moïse à commettre l'irréparable.

Il faut préciser qu'il existe à Mayotte un bidonville, un immense et misérable bidonville surnommé Gaza (pour les raisons qu'on imagine).

Bruce, le caïd n'est qu'une victime, entre autres, d'un système, ce qui ne l'empêche pas de se glorifier de son rôle. Moïse reste très attaché à sa mère, qui lui apparaît à plusieurs reprises. Il est soutenu par un humanitaire qui a fondé une petite bibliothèque : le courant passe entre l'homme et l'ado. Mais Bruce (alias "le king de Gaza") harcèle Moïse : il lui faut asseoir sa puissance sur tout le monde, y compris ceux qui n'adhèrent pas a priori. Bruce le lui répète : — T'es comme moi, t'es noir ! Ailleurs, il lui reprochera "ses paroles blanches".

La tension monte après des violences de Bruce contre l'humanitaire, puis contre Moïse lui-même.

Mais ce résumé de l'histoire de Nathacha Appanah ne peut être qu'un pâle reflet de ce qui se passe sur scène : il faut dire que le metteur en scène utilise (et maîtrise) différentes formes . Il y a de la musique (musiciens présents en scène, notamment un batteur très inspiré) et de la vidéo (pour une fois très bien utilisée, puisqu'elle nous permet de voir, de près, les personnages, ainsi que des plans tournés à Mayotte même). La danse et le chant sont des éléments "signifiants" et concourent à la qualité de l'ensemble.

On est pris par le jeu très tendu, très physique, des comédiens, Alexis Tieno (Moïse) et Mexianu Medenou (Bruce) en tête. Le rythme évolue : parfois dans la rapidité, parfois dans l'attente, la suspension du temps.

Soulignons la beauté du décor qui se renouvelle et fait exister plusieurs lieux, avec une importance symbolique accordée à l'eau. Les lumières sont elles aussi efficaces faisant apparaître et disparaître des éléments de décor et surgir les personnages.

Que dire de plus, sinon que ce spectacle est vivement recommandé : comme un témoignage engagé, et surtout comme un spectacle beau et fort.

Gérard Noël



Tropique de la violence Texte de Nathacha Appanah Adaptation et mise en scène Alexandre Zeff

14 Septembre 2021

Puissance, Bouleversant, Magnifique

Mayotte aux parfums d'hibiscus, aux gigantesques baobabs, aux magnifiques frangipaniers, cette île française au milieu de l'océan indien qui fait rêver les touristes...

Dans cette île paradisiaque nous allons découvrir un enfer pour la jeunesse délaissée.

Marie (Mia Delmaë) infirmière venue de la métropole regarde le fond de l'océan, elle voit des hommes et des femmes migrants pour accoster sur cette île française

"...des rêves accrochés aux algues et des bébés dormir au creux des bénitiers ..."

Marie, n'ayant pu avoir d'enfant, délaissée par son époux autochtone, recueille avec amour un bébé migrant rejeté par sa mère, la cause en est ses yeux vairons qui sont signe de malheur. Cet enfant sera prénommé Moïse.

Moïse (Alexis Tieno) déjà révolté par ses origines, perd pied à la mort foudroyante de Marie. Nous le suivons échouant dans un bidonville terrifiant surnommé Gaza, un abîme effrayant où il va subir d'extrêmes violences.

Sur son chemin, Moïse croisera :

Stéphane (Thomas Durant) travailleur humanitaire en ONG.

Olivier (Assane Timbo) policier « humanitaire ».

Bruce (Mexianu Medenou) chef de bande du quartier, violent et tyrannique.

Alexandre Zeff nous offre une adaptation magistrale et bouleversante de cette tragédie humaine en assimilant théâtre, vidéo, percussion, danse....

Les comédiens nous subjuguent de par la justesse de leur jeu et leur gestuelle. Leurs regards, leurs paroles et leurs douleurs nous transpercent le cœur et nous émeuvent au plus profond de nous même.

La scénographie et la lumière de Benjamin Gabrie créent une esthétique remarquable et magnifique. Tout en intensifiant les émotions cela permet cependant de supporter cette violence.

Nous sommes captivés et profondément bouleversés par cette histoire qui est tellement réelle dans divers coins du globe. Or ici nous sommes en France...

Merci à toute cette équipe de nous chambouler et de nous sortir de notre petit confort bourgeois.

Merveilleux spectacle plein d'émotions.

Claudine Arrazat

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff.



Crédit photo : Victor Tonelli.

Tropique de la violence, d'après le roman de Nathacha Appanah, adaptation et mise en scène d'Alexandre Zeff.

Alexandre Zeff porte à la scène avec un beau souffle tendu et la rigueur lumineuse d'une direction d'acteurs, une situation sociale dégradée, adaptant *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah, qui a découvert, lors d'un séjour sur l'île de Mayotte, la tragédie d'une jeunesse à la dérive.

Mayotte est un paysage de carte postale, avec « son lagon le plus beau du monde », c'est aussi le département français le plus pauvre. Tous les ans, des milliers de migrants risquent leur vie pour y accoster, avant de faire l'expérience du chômage, de la dérive de sans-papiers, de la délinquance.

Déplacement des populations, écologie, identité : les problèmes du monde semblent concentrés à Mayotte. Trois mille mineurs vivent dans le bidonville de Koweni surnommé Gaza : « Gaza c'est un no man's land où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France », dit Olivier, le policier.

Comme nombre de migrants qui tentent la traversée depuis les îles des Comores, le nouveau-né Moïse arrive en kwassa-kwassa, petite barque, dans les bras de sa mère qui le

donne à Marie, infirmière de la métropole, souffrant précisément de ne pouvoir donner naissance à un enfant.

Moïse, le protagoniste et narrateur – et les autres personnages commentent à leur tour leur situation –, raconte ses origines que lui a transmises sa mère adoptive, Marie, qui lui offre une vie protégée jusqu'à l'adolescence, l'élevant comme « un Blanc », lisant *L'Enfant et la Rivière* de Henri Bosco; son chien se nomme Bosco. Or, la mère meurt brutalement d'un accident cardio-vasculaire.

Livré à lui-même, l'adolescent rejoint le bidonville surnommé Gaza, où vivent plus de trois mille mineurs isolés, dont un mauvais sujet, Bruce, qui s'auto-proclame « Roi de Gaza », auprès d'une micro-société d'adolescents livrés à eux-mêmes, soumettant chacun par l'exercice d'une force brutale – humiliation, rivalité physique et concurrence morale pour asseoir une autorité prétendue.

Heureusement, aux côtés de Moïse, un policier, Olivier, et un humanitaire, Stéphane, vont tenter de gérer, autant que faire se peut, l'histoire sombre et hautement risquée de l'enfant malmené.

Qu'on soit en Europe ou en Outre-Mer, la violence est identifiable . « *Il y avait des flambées de violences inouïes, je ne peux pas oublier cela, dans les rues des voitures incendiées, des slogans affreux et racistes barbouillés sur les murs, des idées ignobles qui couraient comme un feu sous la cendre.* » (J-M G. Le Clézio, *Journal de l'An I* dans *Quatre-vingt-treize, le Roman de l'Europe.*)

Le spectacle saute à la figure du spectateur, comme Bruce, le « mauvais » sujet, à celle de Moïse. Une polyphonie scénique par un concepteur inventif, au croisement du thriller de cinéma et de la tragédie documentaire. Le théâtre est associé à la danse, à la musique en live, à la vidéo, pour transcender la brutalité. Un engagement poétique et politique qui donne à voir ce qu'on refuse de voir – démarche trans-disciplinaire qui brise les frontières entre les arts –, une création « métisse ».

Aussi, métaphore de la démarche scénique, la brutalité du viol d'« un plus fort », le mauvais Bruce, sur « un plus faible », l'innocent Moïse, est-elle donnée à voir en filigrane, filtrée et devinée, tout autant « balancée » trash au public qui ne saurait se parer, à ce spectacle, d'un voile de pudeur.

L'installation plastique offre images et vidéo projetées sur des parois transparentes de tulles noirs, un jeu sur la profondeur des perspectives, sur un imaginaire qui va-et-vient, de la réalité au rêve.

D'abord, la séquence documentaire, sur le tulle à l'avant-scène, de jeunes Comoriens qui espèrent rejoindre Mayotte, où l'on découvre, en pleine nuit, le visage de la mère biologique de Moïse sur une kwassa kwassa –, au milieu de l'océan. Puis, entre autres, une séquence est projetée, là où Olivier l'humanitaire oeuvre sur l'île de Mayotte aujourd'hui : des enfants courent en pagaïe, pris en charge par des animateurs, des travailleurs sociaux et des instituteurs trop peu nombreux.

Sur le plateau, une terre rouge volcanique que borde une étendue aquatique – l'île au milieu de la mer ou bien la rive où sont échoués détritiques, bonbonnes et bouteilles de plastique. Au centre, sur le mur de lointain, une cabine individuelle un peu plus grande – élément de scénographie familier à Alexandre Zeff –, soit la cellule de rétention d'un commissariat ou d'une prison où gît Moïse dont l'histoire est racontée à rebours.

L'espace se transforme, selon les scènes, en container où règne le malfrat Bruce. Il y danse, et prépare du « bon chimique » pour obtenir l'état d'un « No past, No future, Happiness », avant que ne se profile le dénouement énigmatique de l'aventure cruelle de Moïse.

Sur les écrans de tulle, sont projetées des images atmosphériques, démultipliant partout celles de Bruce, l'anti-héros – des moments de peur et de terreur. Ainsi, l'épouvante encore de la scène d'entaille du visage de Moïse par Bruce qui se saisit d'un coupe-coupe descendu des cintres.

Les situations d'horreur sont contrebalancées par les apparitions sur le plateau, comme à l'écran, du fantôme de la douce Marie chantant des comptines mahoraises ou comoriennes ou le ballet vidéo d'une faune et flore marines transparentes et colorées qui nagent sur le quatrième mur.

Le spectacle trouve son incarnation non seulement à travers la qualité des interprètes mais encore la composition musicale électronique – écrite au synthétiseur modulaire – et instrumentale, interprétée en live par deux musiciens, un claviériste au synthétiseur et une batteuse-percussionniste de fougue et de colère, Yuko Oshima – jazz contemporain et musique improvisée-, en alternance avec Damien Barcelona.

Résonne alors une musique furieuse, rythmée et balancée, coupant court la respiration paisible.

La batteuse-percussionniste accorde ainsi un souffle puissant à la représentation, livrant sa livre de courroux – déchaînement, intensité, virulence, ardeur frénétique et impétueuse. La violence musicale brise les résistances, infligeant une terreur magistrale au public tétanisé – force précieuse d'une jeunesse non écoutée, luttant contre l'ennui et la solitude et énergie secrète recélée en soi.

Des interprètes talentueux composent une distribution chorale magnifique : Mia Delmaë, musicienne et compositrice, chanteuse sur le plateau, incarne Marie, la mère, fantôme et vivante.

Thomas Durand, fidèle au théâtre d'Alexandre Zeff, joue Stéphane, l'humanitaire, articulant avec brio ses doutes et ses convictions. Mexianu Medenou prend plaisir à incarner Bruce, le Bruce Wayne de *Batman*, se moquant, menaçant et cynique dangereux, maître de son corps dansant. Alexis Tieno joue Moïse avec cran, dessinant la chorégraphie de sa danse contemporaine.

Assane Timbo interprète la belle présence du policier Olivier, homme lucide, mesuré et éclairé.

Un spectacle puissant – expression et sens – dont les fils habiles de manipulation sont tenus serrés.

Véronique Hotte

CITÉ UNIE

Le journal des résident.e.s de la Cité internationale universitaire de Paris

“Tropique de la violence”, entre poétique et politique

« Mayotte est et sera à jamais française » peut-on lire sur une des scènes projetées dans la “pièce” de Alexandre Zeff tirée du roman de Nathacha Appanah. Le ton politique de la “pièce”, “Tropique de la violence” qui est actuellement représentée au théâtre de la cité internationale est donné. Certes, à Mayotte, « l’on trouve le plus beau lagon du monde », mais ses eaux sont d’un rouge invisible, ses eaux sont chargées des centaines d’Aylan Kurdi, des centaines de réfugiés qui tentent la traversée pour rejoindre cette île de France égarée par les brisures de la colonisation dans l’océan indien. Certes, à Mayotte, l’on danse pour un changement non-violent. Mais à Mayotte, le soleil se confond aux abîmes dans lesquels la moitié de sa population, clandestine, est jetée, livrée à elle-même, dans la contradiction d’un exil sans royaume.

« Tropique de la violence » entend révéler le scandale de cette zone tropicale, d’en exposer les profondeurs moites toujours occultées, dans la courageuse crudité d’un geste artistique qui ne s’épargne aucune ellipse sur les variations que l’humain a donné à la violence. L’on suit le parcours de Moïse, jeune orphelin recueilli par une infirmière blanche. L’on suit son parcours, qui passe par une crise identitaire mortifère : le nœud de son origine qu’il ne connaît pas le pousse à rencontrer « le roi de Gaza », petit chef d’une zone de non-droit où écument tous ceux que l’Administration, que la France ne reconnaît pas, que la France laisse hors de sa vision, hors de son champ.

Le jeu qui s’ensuit traduit un double délire, celui de ce « roi » qui dans sa haine des Blancs pousse à essentialiser les Noirs, celui de la l’administration française qui produit cette haine par l’entremise de sa propre défection. Au fond, l’intention de la pièce est peut-être de plaider pour une conception « créole » de la société dans les territoires d’outre-mer français, pour utiliser le vocabulaire du penseur Edouard Glissant, de plaider pour une conception métissée de l’identité en ces territoires, pour utiliser le vocabulaire du metteur en scène Alexandre Zeff.

Œuvre métissée donc, qui se refuse aux absolus. Dans *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon lui-même résumait cette posture : « Pour nous, celui qui adore les nègres est aussi « malade » que celui qui les exècre. (...) Inversement, le Noir qui veut blanchir sa race est aussi malheureux que celui qui prêche la haine du Blanc ». Moïse est pris dans ce dilemme identitaire, et est confronté à toutes les violences du « roi », symbole de tout un surmoi historique pesant sur celui qui cumule le statut de réfugié et le sentiment vécu de vivre en dissonance dans une société toute blanche. Combattant cette passion triste qui voudrait que nous soyons seulement constitués par l’endroit d’où nous venons, que notre héritage soit précédé d’un testament qui nous empêcherait de courir vers l’horizon, vers le dépassement de toutes les impositions identitaires, le combat de Moïse soulève des enjeux profondément contemporains. Comme en écho à ce poème d’Edouard Glissant :

*« Dénoue ton âme, lève-toi, et considère ce pays. La mort
Enclose nous sépare, et tes yeux ont scellé le deuil.
Nous n'entrerons qu'en ton regard, mais il est clos. Pour nous,
Seul ton visage aura de part aux noces. Ton visage seulement.
Qui es-tu ? L'horizon à peine te contient. La plaine
Que tu vois dénouée dans cette aube ô très pure
Nous crie la mort avec les boues qui la sertissent.
Qui sommes-nous, dans cette glaise où le sang court ?
Le chant t'épure, tu défailles. Ta mémoire seulement grandit. »*

La pièce d'Alexandre Zeff n'en est pas une. Elle est plus qu'une pièce, puisqu'au jeu traditionnel il superpose la vidéo, le chant, le combat, la musique, le rap, les rais de lumières. Il s'agit donc d'une œuvre métissée, transdisciplinaire, où les différents médias se mêlent pour ne former qu'un tout, décroissant les différentes manières de s'exprimer artistiquement. Cette transdisciplinarité produit une œuvre résolument époustouflante où ces superpositions de plans artistiques produisent une synesthésie de son et de lumières qui se chambardent l'un l'autre sans cesse. Une profusion parfois épileptique, qui nous étourdit, nous embarque dans sa vitesse et confine nos yeux à une nystagmus hébétée qui nous transporte.

Plus encore que les techniques artistiques, c'est la scène qui est également décroisée. À l'image des pratiques artistiques qui s'entrecroisent, la scène déborde parfois sur ce qui est d'ordinaire considéré comme le territoire du public, confortable de son noir silencieux et capitonné. Parfois provoqué, pris sur le fait d'être là coi face à la frénésie du jeu et des techniques scéniques, parfois accusé à demi-mot de son assise, de sa propriété spectatrice face au scandale du thème de la pièce, le public se réveille alors soudain de son hébétude, tout saisi qu'il est par le jeu qui vient empiéter sur son espace en débordant comme un ressac. Et ce même public sort de la pièce tout aussi réveillé, tout fouetté de ce qui se passe et qui ne devrait pourtant jamais « passer ».

Alexandre Jadin